

JOURNAL  
HELVETIQUE  
O U  
RECUEIL  
D E  
PIECES FUGITIVES  
D E L I T E R A T U R E  
C H O I S I E ;

*De Poësie ; de Traits d'Histoire ancienne & moderne ; de Découvertes des Sciences & des Arts ; de Nouvelles de la République des Lettres ; & de diverses autres Particularités intéressantes & curieuses , tant de Suisse , que des  
Pais Etrangers.*

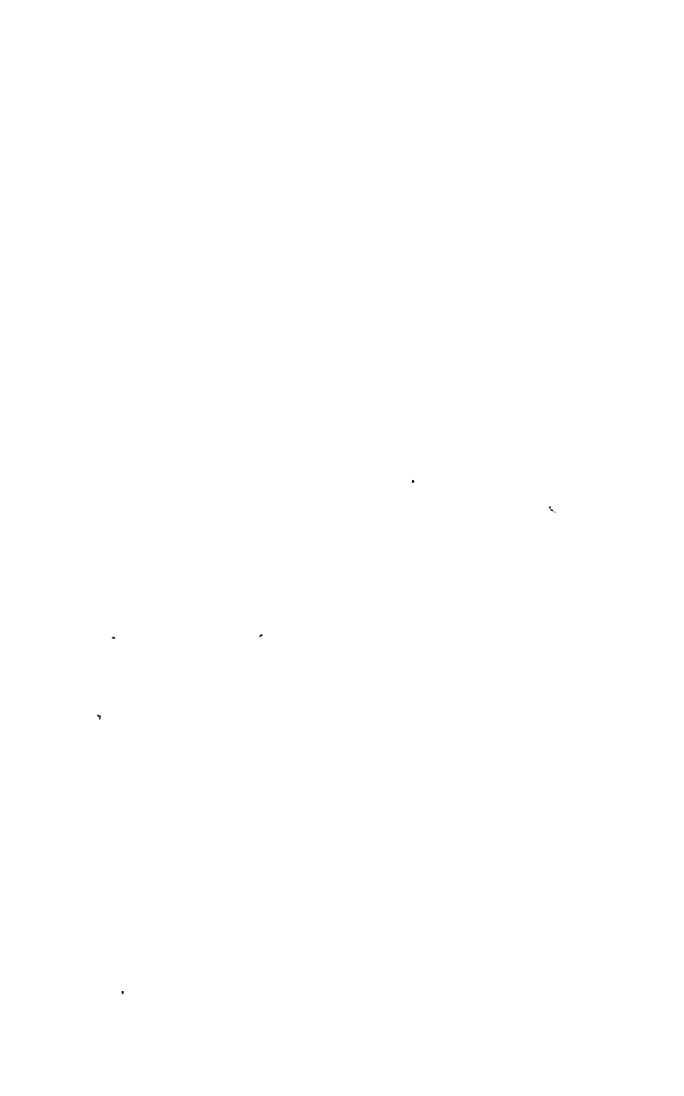
DEDIÉ AU ROI.  
AOUT 1755.



NEUCHÂTEL

DE L'IMPRIMERIE DES JOURNALISTES.

———  
M D C C L V.





# JOURNAL HELVETIQUE,

AOUT 1755.



## EXPLICATION

*De la Parabole de l'Enfant Prodigue*  
*Luc XV. 11.*

**I**L paroît, M Ô N S I È U R, que vous prenez goût aux Paraboles. Vous m'en avés déjà indiqué plusieurs sur lesquelles vous voulés que nous raisonnassions ensemble. En voici encore une, qu'il s'agit d'examiner. Vous me consultés sur le but de la Parabole de l'*Enfant Prodigue*. Ce que vous atendez de moi là dessus, c'est sur tout de la Critique. Vous me demandés encore, si quelques expressions qui se trouvent dans le Narré de la Parabole ont été bien rendües dans nos Versions. Vous m'en marqués quelques unes, que vous voudriés que l'on comparât avec l'Original. Je vai tâcher de faire ce que vous souhaités.

Dans la Parabole en question , le Sauveur introduit un Père , qui a deux Fils , dont le plus jeune s'éloigne de la Maison paternelle , par un esprit de libertinage. Il demanda un jour à son Père la portion qui lui devoit revenir de son bien , & cela sous prétexte de la faire valoir dans quelque Négoce. Après avoir obtenu sa demande , il partit pour un País fort éloigné. Dès qu'il y fut arrivé , bien loin de négocier pour augmenter son Patrimoine , le premier usage qu'il fit de son indépendance fut de se plonger dans toutes sortes de débauches , qui le réduisirent bientôt à une extrême pauvreté. Pour comble de malheur , une grande famine survint dans le País , où il s'étoit retiré. Réduit à la dernière misère , il se mit en service chez un Particulier , qui l'envoia à sa Métairie , où il lui fit garder ses Pourceaux. Il étoit si pressé de la faim , qu'il envioit la nourriture grossière , que l'on donoit à ces Animaux.

Il avoit quitté la maison de son Père , pour être le maître de sa conduite , pour pouvoir suivre ses caprices & vivre dans l'indépendance , & le voilà dans la plus honteuse servitude , dans l'avilissement le plus bas.

¶ Cette occupation si humiliante , cette vie si misérable le fit enfin rentrer en lui-même.

Il prit le parti de retourner dans son Pais, & de s'aller jeter aux piez de son Père. Dès qu'il fut arrivé près de la maison paternelle, le bon Pere vint à sa rencontre, se jetta à son cou & l'embrassa tendrement. Il fut touché en le voiant si humilié, & dans un état si peu digne de sa naissance. Il lui fit doner des habits convenables à sa condition, & ordona un Repas à l'ocasion du retour de ce Fils, qu'il avoit regardé come perdu.

Le Fils ainé, qui s'étoit trouvé alors à la campagne, arriva pendant le Repas, & fut fort surpris de cette Fête. En aiant après le sujet, il marqua du chagrin du favorable accueil que l'on faisoit à son Frère qui le méritoit si peu. Il ne vouloit pas même entrer dans la maison, de peur d'être témoin d'une jouissance si mal placée. Le Père sortit pour le prier d'entrer, & de prendre part à la joie où étoit toute la maison. Alors la jalousie de ce Fils ainé éclata. Il fit des reproches à son Pere, de ce que l'aïant servi avec tant d'affiduités depuis bien des années, il n'avoit jamais fait pour lui ce qu'il faisoit pour ce Libertin. Le Père employa de bonnes raisons, pour adoucir cet Esprit aigri. Il lui rapella ce qu'il avoit déjà fait pour lui, & ce qui vouloit faire encore dans la suite.

Entre les questions que vous me faites, *Monsieur*, il y en a une sur la signification de quelques termes employés dans cette Parole. Il est bon de les éclaircir, avant que de venir à la chose même.

Vous me demandés ce que c'étoit que le fruit que ce dissipateur souhaitoit de manger dans son extrême misère, & qu'il envioit aux pourceaux, dont c'étoit la nourriture. Quelques Versions & entre autres celle de *Berlin*, appellent ce fruit *Carouge*, & ce mot rend fort bien l'original.

Ce Fruit est commun dans la *Palestine*, la *Grèce*, l'*Italie*, & dans quelques Provinces meridionales de *France*. On en donne au Bétail pour l'engraisser, & les Pauvres s'en nourrissent quelquefois. Les *Carouges* sont des gouffes plates de la longueur d'environ un demi pied. Ces Cosses sont remplies d'un suc miéleux, qui ressemble assez à la moelle de la Casse. *Pline* dit que les Anciens en faisoient une espèce de vin. Il est vraisemblable, qu'après en avoir exprimé le suc ils donnoient le marc aux Pourceaux. Come le goût en étoit assez agréable, il n'est pas surprenant, que le Prodige devenu misérable & pressé de la faim, souhaitât de s'en rassasier. Si vous voulés, *Monsieur*, être parfaitement instruit de l'Histoire naturelle de

ce Fruit , je vous renvoie à l'*Encyclopédie*. Vous n'avez qu'à chercher le mot *Carouge*, vous y verrez que l'on approuve cette manière de traduire. On l'ôte à cet égard la Version de *Berlin*, on relève seulement une petite méprise, que les Traducteurs ont faite dans la Note en décrivant ce Fruit. Cet Article de l'*Encyclopédie* est de bone main. Mais il est tems de venir au sens de la Parbole.

Les meilleurs Interprètes croient que J. C. y a voulu désigner la Vocation des *Gentils*. On reconoit aisément les *Paiëns* dans le plus jeune de ces deux Fils, qui abandonne la Maison de son Père, & qui dissipe son bien dans la débauche; & l'Ainé qui avoit toujours été nourri dans la maison, & qui voit d'un œil jaloux la bone réception que l'on fait à son Cadet, est l'image du Peuple *Juif*. La plupart des anciens Pères ont expliqué de cette manière la Parbole, & je crois que la bone Critique doit nous la faire entendre de même.

Cependant, *Monsieur*, je ne vous dissimulerai point une objection, que l'on fait à ceux qui trouvent ici les *Juifs* jaloux de la Vocation des *Gentils* au Christianisme. C'est ce que le Fils ainé dit à son Père dans la Parbole. *Mon Père*, lui dit-il, *Vous savez, que je vous sers fidèlement depuis tant d'années,*

& vous n'en avés jamais fait autant pour moi que pour ce nouveau venu. Coment le Peuple Juif perfide & infidèle, come il l'étoit, pouvoit il dire à Dieu, *Vous savés que je vous ai servi fidèlement depuis tant d'années.*

On pourroit répondre que pour expliquer une Parabole, la première Règle que l'on nous done, c'est qu'il n'en faut pas presser toutes les circonstances, sur tout quand il y en a autant que dans celle ci.

Mais, sans me trop prévaloir de cette Règle, je replique qu'à la vérité les Juifs n'étoient pas trop fondés à tenir ce langage, qu'il y a beaucoup de présomption dans cette plainte; mais on fait que c'étoit assés là le caractère de la Nation. On pourroit dire encore, que la loüange que les Juifs se donnent ici, doit se prendre dans un sens de comparaison. Ils avoient mieux servi Dieu que les Païens.

Les Prédicateurs & les livres de dévotion prennent autrement cette Parabole. Au lieu d'y trouver les *Juifs* & les *Gentils* dans ces deux Fils, ils apliquent cet Apologue aux Justes & aux Pêcheurs en general. C'est selon eux une belle image de la miséricorde de Dieu. On y voit un Père prêt à recevoir en grace des Enfans désobeissans, dès qu'ils témoignent du repentir de leurs fautes.



Il faut convenir , que la Parabole expliquée de cette manière devient beaucoup plus intéressante. Mais il me semble que ce tour là doit être regardé comme une simple accommodation.

Si l'on ne raporte pas cette Parabole à la Vocation des Gentils , il se trouvera dans la Narration plusieurs particularités qui devront paroître assez surprenantes , & dont bien des gens pourroient être un peu blessés.

Qui est ce , par exemple , qui peut voir sans étonement ce Père aller au devant de ce Fils , & se jeter à son cou. Il semble que son premier mouvement devoit être de marquer à ce débauché une juste indignation de sa conduite passée. Il semble même , qu'il auroit dû refuser de le voir pendant les premiers jours , & ne le recevoir enfin qu'à la prière & par l'entremise de quelque Ami. Quelque tendresse qu'il eût encore pour son Fils , la prudence vouloit qu'il la dissimulat pendant quelque tems. Il falloit savoir se contraindre dans cette occasion ; & emprunter un visage sévère.

Tous ceux qui ont donné des Regles sur l'éducation de la Jeunesse , ne manquent pas d'appuyer sur celle ci. Lors qu'un jeune De-  
bau-

bauchré semble revenir de ses désordres son Père ne doit pas remettre trop tôt sur son visage, la même sérénité qu'il avoit avec son Fils, avant qu'il se dérèglât.

Dans la Parabole, ce Père, bon jusqu'à l'excès, va à la rencontre de son Fils; dès qu'il l'aperçoit, il court à lui, & l'embrasse tendrement. On ne s'en étoneroit pas s'il avoit été Prisonnier de Guerre, ou enlevé par des Pirates, on ne s'étoneroit pas de voir ce Père acourir à la nouvelle de son arrivée, mais c'est un Vagabond, un Dissipateur, qui n'a donné à son Père que du chagrin.

On s'attendroit, au moins, que ce Père fit au jeune Libertin des reproches sur sa conduite, & une forte correction. Il étoit fondé à lui demander quel sujet de mécontentement il avoit eü pour sortir de la maison; ce qu'il prétendoit faire après avoir mangé tout son bien; s'il étoit raisonnable qu'après avoir consumé sa portion héréditaire, il eût les mêmes avantages que son Aîné, dont la conduite avoit toujours été réglée? Ces reproches, quelque justes qu'ils fussent, sont entièrement supprimés, dans la Parabole. Encore une fois ce Père nous paroît trop bon & trop facile, il est d'une indulgence excessive.

Cette

Cette difficulté disparoit, si l'on applique cette Parabole à la vocation des *Gentils*. Si l'on demande pourquoi le Père au lieu de faire des reproches à ce Fils déréglé, le reçoit avec tant de bonté, ne lui marque ni aigreur ni colère, c'est que ce jeune Homme représente les *Païens*, qui étoient de pauvres errans, véritablement dignes de compassion. Ceux en particulier qui vivoient alors, ne doivent point être regardés come ayant abandonné par libertinage la Maison paternelle. C'étoient leurs Ancêtres plutôt qu'eux. Les égaremens de leurs Descendans doivent être imputés au malheur de la naissance & de l'éducation. Dès que ces *Païens* embrassent l'Évangile, ils sont reçus avec empressement. Leur cas est bien différent de celui de ces Pécheurs, qui étant nés dans le Christianisme, & ayant eû dès leur enfance la connoissance de l'Évangile, ont vécu d'une manière déréglée.

Dans l'Explication ordinaire de la Parabole, il est encore difficile de rendre raison de la jalousie du Frère, qui est rapportée à la fin. Si par le Fils aîné on entend les Gens de bien, les justes doivent-ils donc prendre ombrage de ce que Dieu pardonne aux Pécheurs repentans ?

Le Père l'*Allemand*, Jésuite, a essayé de se tirer de ce mauvais pas. Voici sa Note là dessus, dans sa Version Française du N. Testament.

„ Les marques de bonté que Dieu donne  
 „ aux Pécheurs convertis , les careffes  
 „ qu'il leur fait, les consolations dont il les  
 „ remplit, vont quelquefois jusqu'à donner  
 „ un forte de jalousie aux Ames justes. Dieu  
 „ semble craindre qu'ils ne lui échappent de  
 „ nouveau , tant il prend de mesures pour  
 „ se les attacher par des bienfaits.

Avoués, *Monsieur*, que cette explication est des plus forcées. Cet Auteur auroit eu bien de la peine à alléguer quelque exemple de ce qu'il avance. Mais si par ce Fils aîné vous entendés les Juifs, cette jalousie saute aux yeux. On voit, dans les *Actes des Apôtres*, de fréquens exemples de leur mécontentement, quand quelque Païen étoit admis dans l'Eglise Chrétienne, aussi bien qu'eux.

Si vous voulés expliquer cette Parabole par une autre du même genre, vous n'avez qu'à voir celle des Ouvriers envoyés à la Vigne, à de différentes heures du jour. Elle finit par la jalousie de ceux qui y étoient venus travailler les premiers, contre ceux qui n'y avoient été envoyés que sur la fin du jour\*. Or dans cette Parabole, on ne fau- roit méconnoître les *Juifs* & les *Gentils*.

Il est vrai, qu'en expliquant une Para-  
 bole,

\* Math. XX. I.

bole, on n'est pas obligé d'en presser toutes les circonstances; mais la jalousie de ce Frère Aîné nous est racontée dans un si grand détail, qu'on voit bien qu'elle n'est pas là pour un simple ornement, mais qu'elle fait une partie essentielle de la Parabole.

Il faudroit encore examiner, ce me semble, si dans la manière ordinaire d'expliquer la Parabole de ce jeune Débauché, les Prédicateurs ne flatent pas un peu trop les Pécheurs, de la facilité d'obtenir leur pardon.

Le Père de la Rüe, Jésuite & habile Prédicateur a fait un Sermon sur cette Parabole, où il veut prouver, que les plus grands Pécheurs ne doivent jamais désespérer de la Miséricorde de Dieu. On ne doit pas lui contester cette proposition. Mais il y a quelque chose à dire sur la manière dont il veut l'établir. C'est par cette Parabole même, qu'il prétend la prouver. Voici comment il s'adresse aux plus grands Pécheurs.

„ L'Enfant Prodigue avoit bien autant de  
 „ sujet de se décourager que vous. Il avoit  
 „ méprisé la tendresse de son Père. Il avoit  
 „ dissipé son bien dans un libertinage affreux.  
 „ Après tout, j'irai à mon Père, disoit il.  
 „ S'il eût dit, Non, je ne retournerai point,  
 „ comment soutiendrois-je la vûe de mon Père?  
 „ Voudroit-il me recevoir & détourner seu-  
 „ lement ses regards sur moi? Dans ce

„ découragement n'eût-il pas péri de lan-  
 „ gueur & de misère ? Vous le voies cepen-  
 „ dant à la Table de son Père , & la Maison  
 „ rétentit du bruit des concerts. ” Quand  
 on représente de cette manière aux Pécheurs,  
 la facilité d'obtenir leur pardon, n'est-il point  
 à craindre qu'ils n'en abusent ?

Pour éviter cet inconvénient, il me sem-  
 ble , que quand les Prédicateurs expliquent  
 cette Parabole, ils devroient d'abord avertir  
 de la vûe précise qu'avoit J. C. quand il la  
 prononça , c'est de marquer la Vocation des  
 Païens à l'Evangile , & la jalousie qu'elle  
 causa aux *Juifs*. Après cela ils peuvent la  
 tourner d'une manière qui convienne à leurs  
 Auditeurs. Mais ils doivent toujours se sou-  
 venir, que ce n'est-là qu'une simple acom-  
 modation , & ne pas oublier de faire remar-  
 quer les circonstances qui ne conviennent  
 point aux Chrétiens d'aujourd'hui.

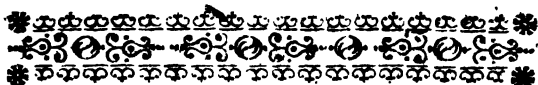
L'important est de se bien souvenir, que  
 là Parabole, présentée de cette manière, ne  
 peut pas fournir des preuves, & qu'il n'y  
 faut pas chercher des principes d'où l'on  
 puisse tirer des conséquences, comè a fait le  
*Père de la Rue*.

Je croi que cette Remarque est impor-  
 tante. En voici une qui l'est beaucoup moins,  
 & que je ne laisserai pas de placer ici, en  
 la

la donant pour ce qu'elle est. Il s'agit de la manière dont on désigne ordinairement cette Parabole. Il me semble que ce n'est pas parler exactement, que de l'appeler la *Parabole de l'Enfant Prodigue*. La conduite qui lui est attribuée, la débauche où il se plonge, ses dérèglemens ne conviennent point à l'Enfance, mais à la Jeunesse. Ne seroit-il pas mieux de lui donner pour titre, come l'ont fait quelques bons Ecrivains, *la Parabole du Fils Prodigue* ?

Je suis &c.





S U I T E

De l'Examen des Idées Philosophiques de Mr.  
de V O L T A I R E.

A U X E D I T E U R S.

**J**E ne crois pas, MESSIEURS, que par aucune distinction, ni par aucune raison aparente, il soit possible à Mr. de *Voltaire* d'écluder, encore moins d'énerver, la démonstration \* tirée de la *Divergence* qu'auroient nécessairement les Raïons de Lumière, s'ils étoient, come il le pense, *une émanation de la substance même du Soleil*, qui parvint en ligne droite dès cet Astre jusqu'à nous : Démonstration Géométrique & Arithmétique, qui met également dans une pleine évidence l'erreur de *Newton* & de Mr. de *Voltaire*, & confirme ce que le Système de *Descartes* a de capital.

Le fondement du Système *Volterien* étant aussi peu solide, on ne sera pas surpris, que les Inductions qu'il en difère s'écroulent avec le Principe.

Après avoir relevé la 1ere. Objection \*\*  
con-

\* Jour. Helvét. Juillet 1755. pag. 61.

\*\* Journal Helvét. pag. 56.



contenue dans le *premier article* que Mr. de *Voltaire* opose au Siftème de *Descartes* \*, examinons succintement les suivantes, qui n'ont pû être inferées le Mois dernier.

2°. Si la Lumière, *dit-il*, étoit un fluide, toujours répandu dans l'air, elle *circulerait* come le Son.

Je ne comprends pas ce qui a pû porter Mr. de *Voltaire* à tirer cette 2. *Induction* du Siftème de *Descartes*. Je ne vois pas ce qu'il y a dans tout ce Siftème qui pût doner lieu à inferer une pareille conséquence, come si elle étoit une suite nécessaire des Principes.

Au contraire, *Descartes* met lui même une différence totale entre la propagation *du Son* & celle *de la Lumière*.

Il soutient que *le Son* s'étend par des ondulations, non simplement de la Matière subtile, ou de celle qui sert à la Lumière; mais sur tout, il atribue la propagation *du Son*, aux ondulations de l'Air grossier.

L'exemple des ondulations qu'occasione une pierre, ou un Corps quelconque, jetté dans une eau parfaitement calme, done une idée, quoi qu'imparfaite, de la propagation *du Son*. Mais cet exemple ne peut doner d'idée de la propagation de la Lumière, qui se fait d'une manière tout a fait différente.

Il est vrai. *Descartes* soutient, que la Lumière s'étend au long & au large, haut & bas, en tout sens ; mais il n'a jamais pensé que la Lumière s'étendit par Orbites, ni par aucune circulation.

Un Corps qui est mù, peut mouvoir, non seulement ceux qui le précèdent immédiatement, mais aussi les collatéraux qui le serrent. Ceux-ci poussent nécessairement ceux qui les dévancent & qui les avoisinent. Tous ces corps étans contigus, dans le plein, & sans aucun vuide, ( que je démontrerai être purement idéal, & détruit par les Principes même de *Newton*. ) Dans le plein, la communication du mouvement se fait nécessairement par une progression extrêmement prompte, à tout ce qui précède, qui reçoit la principale impression. Les Corps collatéraux, supérieurs & inférieurs reçoivent aussi quelque impression ; mais celle qui est directe est la plus soutenue & la plus efficace.

Je ne vois pas, comment de ces Principes de *Descartes*, on peut prendre occasion de lui reprocher qu'il s'enfuivroit, que la Lumière doit circuler come le Son.

Souvent & hautement Mr. de *Voltaire* se récrie contre ses Critiques, qui lui ont attribué des sentimens du Cœur & des Idées, contre lesquelles il se gendarme. S'il n'a pas  
doné

doné lieu à lui imputer de pareils sentimens, il est à plaindre.

*Descartes* l'est également. S'il existoit, il ne se récrieroit pas moins de l'injustice qu'on lui fait, lors qu'on ose avancer hautement, que de ses Principes on peut tirer la Conséquence, que la Lumière circuleroit come le Son.

Je serois fort curieux de voir, coment Mr. de *Voltaire* avec son Siftème *Newtonien* expliqueroit nombre de faits.

J'ai des Chambres qui sont au Nord, à l'Orient d'Été & à l'Occident d'Été, ou pour parler Marin, mes Chambres sont au Nord; au Nord-Est, & au Nord-Ouest. Comment peuvent-elles être éclairées en Hiver selon le Siftème de Mr. de *Voltaire*, si les Raions du Soleil viennent en droite ligne, & si la Lumière ne s'étend qu'au long & jamais au large?

Pour le coup, faisons abstraction à toute divergence.

Ma Maison est sur une Coline. Toutes mes Chambres dirigées come je le suppose, ont en face une Plaine à perte de vue. Il n'y a ni Côteau, ni Montagne qui puisse réfléchir les Raions de Lumière dans ces Chambres. En Hiver, en plein midi, elles devroient être l'obscurité même, selon le Siftème *Newtonien*. Elles sont de fait éclairées, suffisamment.

Par le Siftème *Cartésien*, cela doit être. Quand même la Lumière ne s'étend pas par orbites, en circulant come le *Son*, elle s'étend au long, & au large. Par impulsion, les parties collaterales de matière subtile font ébranlées & mûes, quoique plus foiblement que les directes. De là, la Lumière que j'ai dans les Chambres dirigées come je les ai suposées, où les Raions directs du Soleil ne pénétrèrent jamais en Hiver.

Les faits, & les expériences journaliers détruisent donc aussi évidemment le Siftème *Newtonien*, qu'ils établissent le *Cartésien*.

3°. Je ne suis pas moins frappé d'entendre Mr. de *Voltaire* avancer pour 3me. Objection au Siftème de *Descartes*: Si la Lumière étoit un fluide, toujours répandu dans l'Air, nous verrions un Objet au de là d'une Montagne. pag. 116.

Je suis contraint de répéter ici la même Réflexion que je viens de proposer sur la 2me. Objection. Je ne vois rien dans les Principes de *Descartes* & dans tout son Siftème sur la Lumière & sa propagation qui puisse faire naitre une pareille Objection. Elle est même diamétralement opposée à toutes les idées que *Descartes* a eû sur la Lumière.

Il est parfaitement d'accord avec *Newton* & Mr. de *Voltaire* sur la Réflexion des Raions dont il est ici question, puisqu'il s'agit de

voir un objet au delà d'une Montagne. Tous conviennent que les Raions obliques sont toujours inéficaces : Qu'il n'y a que les Raions qui viennent directement de l'objet qui puissent le faire apercevoir.

Mr. de *Voltaire* parlant Géométrie dit expressément, pag. 166. *Les Objets ne peuvent venir à nous qu'en ligne droite. Descartes* n'ignoroit pas que les Raions obliques sont inéficaces. *Descartes* savoit aussi bien que Mr. de *Voltaire* que l'Angle de réflexion est toujours égal à celui d'incidence, puisque c'est *Descartes* qui, le premier, en a fait la Démonstration.

Dès que l'Angle de réflexion, réfléchit les Raions hors de la Prunelle, ils sont frustraires, ils sont inutiles pour operer la vision. Or un objet qui est au delà de la Montagne, n'envoiant aucun Raion direct, ne peut être vû, selon les Principes de *Descartes*.

Je prie Mr. de *Voltaire* d'observer lui même, si dans cette 3me. Objection, il n'a point confondu l'action de la lumière en elle même, avec l'action de l'objet, qui ne peut être vû que par l'efficacité de la lumière.

Quand même le Soleil est au dessous du sommet d'une Montagne, la Lumière est vûe par réverbération, mais le Corps du Soleil ne

peut être aperçû , parce qu'il n'envoie plus de Raions directs ; ils sont interceptés par la Montagne.

Si l'on ne peut apercevoir la source de la Lumière , le Soleil lui même , parce qu'il est derrière un notable & massif Ecran , on ne pourra pas mieux apercevoir d'autres Corps ou Objets quelconques , qui ne nous envoient des Raions que par réflexion , & dont aucun ne peut être efficace s'il n'est direct.

Une Montagne sépare deux Vallées. Une Maison qui est au pied de la Montagne est incendiée. Moi qui suis de l'autre côté de la Montagne , je vois la lueur des flammes par réverbération. Un Nuage reçoit les Raions directs dès la flamme : il me les réfléchit directement. Les Raions qui partent de tout autre objet que de la flamme , ne sont pas assez vifs pour m'être réfléchis efficacement.

Je vois un Aigle , tant qu'il plane sur la Montagne , parce que les Raions viennent directement à mes prunelles. Dès que l'Aigle a franchi le sommet de la Montagne , il n'est plus visible pour moi , parce que je ne reçois plus de Raions directs , réfléchis par le Corps même de l'Aigle. Les Raions qu'une Nuée reçoit du Corps de l'Aigle me sont réfléchis ; mais ils sont trop foibles , trop émouffés , & en trop petit nombre pour agir efficacement sur mes rétines. Si je pouvois

accrocher un Miroir concave à la Nuée, & le diriger à mon-gré, certainement je verrois l'Aigle qui seroit derrière la Montagne.

Mr. *De Voltaire* a dans l'Arc-en-Ciel une preuve démonstrative de ce que j'avance. La Nuée réfléchit vivement à mes yeux les Raions du Soleil. Mais le Nuage qui forme l'Arc-en-Ciel ne me fait voir aucun des objets qui sont derrière moi, ni Herbe, ni Arbre, ni Oiseaux, ni Maison, ni Montagne. Cependant, tous ces Corps envoient des Raions à la même Nuée; mais étant moins vifs que les Raions du Soleil, ceux-ci conservent assés d'action, quoique réfractés & réfléchis jusques à moi, pour agir efficacement sur mes rétines. Au lieu que les Raions des autres Objets sont émouffés par plusieurs réfractions qu'ils souffrent dans la Nuée. Venants à moi par réflexion, ils ne peuvent ébranler efficacement les extrémités des filets des Nerfs optiques.

Quand même Mr. *de Voltaire* n'auroit pas confondu, l'action de la Lumière, avec l'action de l'Objet, toujours cette 3me. Objection ne peut porter coup au système de *Déscartes*, qui n'a jamais rien avancé qui puisse donner lieu à une pareille Objection, ni seulement en faire naître l'idée. Elle a donc été faite à discrétion.

Je le sens. *Newton* ne peut être exalté sur

la nature & la propagation de la Lumiere , qu'autant qu'on trouvera le moien de déprimer *Descartes*. Mad. la Marquise du CHATELET avoit traduit & comenté le grand *Newton*. Il eut été triste que cette Dame se fut doné tant de peine pour un Siftéme si erroné à cet égard. Elle avoit besoin d'un Guerrier valeureux pour sabrer *Descartes* après sa mort. Mr. de *Voltaire*, toûjours infiniment complaisant & poli pour les Dames , a affié-gé *Descartes*. Mais si on ne le bat en brèche avec des bateries plus éficaes , on ne pourra jamais doner l'assaut , ni chanter victoire.

*Descartes* & *Newton* étoient deux Grands Hommes. Tous deux ont fait de belles , de grandes & d'utiles découvertes. Tous deux étoient Hommes & ont pû se tromper. Ils avoient chacun leur merite. *Suum cuique.*

4°. Par sa 4me. *Objection* Mr. de *Voltaire* a cru faire sauter un Bastion du Siftéme de *Descartes*. Mais la Mine a porté à faux , & couvert le Mineur.

Enfin, objecte Mr. de *Voltaire*, Nous n'aurions jamais un si beau jour que dans une *Eclipse centrale du Soleil* ; car la Lune passant entre nous & cet Astre , presseroit ( au moins selon *Descartes* ) les Globules de la Lumiere , & ne feroit qu'augmenter leur action.

Je n'ose dire tout ce que je pense sur une



pareille Ojection *Descartes* en feroit autant surpris que moi.

Il favoit , que toute action sur la matière qui sert à la propagation de la Lumiere , ne rend pas cette matière lumineuse.

Je suis sûr, que je n'apprendrai rien à Mr. de *Voltaire*, en lui disant, qu'il y a des mouvements bien différents dans les liquides. Par exemple : Les mouvements de *Liquidité*, de *Chaleur*, & de *Fermentation* différent totalement.

Le mouvement insensible des parties forme la Liquidité. Mais pour que l'Eau devienne chaude, le mouvement de Liquidité ne suffit pas ; il faut le mouvement violent de toutes les parties que le feu agite avec force.

De même, la matière qui sert à la propagation de la Lumière, a un mouvement naturel. C'est un Liquide. Ce n'est pas ce mouvement qui fait éprouver la sensation de la Lumiere. Ce fluide , étant mis en action par le Soleil, ou par quelque feu que ce soit, mais dans le mouvement qui lui est particulier dans cet objet, alors il est en état d'ébranler les filets des rétines & d'exciter la sensation de la Lumière. Tout cela est du Système de *Descartes*.

Il faut donc prouver à Mr. de *Voltaire*, que la matière lumineuse est continuellement

autour de nous , & qu'elle peut aquerir & perdre le mouvement qui lui est propre pour être lumineuse. Cela démontrera, que *Newton* & *Mr. de Voltaire* se sont fort trompés , en soutenant que la Lumière est une émanation de la substance du Soleil.

Par tout, il y a matière propre à operer la propagation de la Lumière, puisqu'il est de fait & d'expérience journalière, que par tout & en tout tems on peut alumer du feu, bruler une bougie, & toute sorte de matières combustibles. Quoique le Soleil éclaire alors nos Antipodes, ces feux mettent en mouvement la matière lumineuse qui nous enveloppe sans cesse. *Donc* il y en a par tout, de jour & de nuit. *Donc* elle peut perdre & reprendre sa qualité lumineuse.

Les pores des Caraux des mes Fenêtres sont les mêmes de jour & de nuit. Au dedans de mon Cabinet & au dehors, il y a de la matière lumineuse, puisque de jour, j'ai la lumière du Soleil; de nuit, je puis éclairer par un feu quelconque. *Donc*, la matière lumineuse est par tout, à toute heure. *Donc*, on peut lui rendre l'action lumineuse lorsqu'elle lui manque.

Dans le plus sombre Cachot, où le Soleil ni aucune lumière ne pénètrent jamais, on peut exciter la matière lumineuse. *Donc*, elle est répandue par tout, & toujours.

A minuit, des Eclairs, souvent plus fréquents qu'on ne souhaiteroit, excitent une lumière si vive, qu'elle offense les yeux. Par tout & toujours, on peut alumer de la poudre à Canon, & faire feu. La matière lumineuse existe donc par tout & en tout tems. Elle peut donc perdre son action, & on peut la lui rendre. C'est toujours le système de *Descartes*.

La matière qui sert à exciter en moi la sensation de la Lumière est donc continuellement autour de moi. Elle m'enveloppe de nuit come de jour. Toute la différence consiste, en ce que de nuit, elle n'a que le mouvement insensible des parties d'un Liquide. De Jour par le Soleil; de Nuit, par une flamme quelconque, elle est agitée de manière à pouvoir ébranler les Rétines & exciter la sensation de la Lumière.

Si elle étoit, come *Newton* l'a affirmé, une émanation directe du Corps même du Soleil, non seulement, nous en serions privés de Nuit, mais aussi, dans l'impossibilité de nous éclairer par aucun moyen. Son Hypothèse est, donc détruite & journallement, par une constante expérience.

Pour rendre l'erreur de *Mr. de Voltaire* palpable, prouvons lui de plus, que cette Matière subtile, qui sert à la propagation, de la Lumière, peut être mise en mouve-

ment & fort pressée, par des Corps plus proches de nous, & agissans cent fois plus efficacement que la Lune, sans nous faire voir de Lumière, bien loin de l'augmenter.

Mes preuves seront toujours tirées de ce que le Système Cartésien a de fondamental & de plus capital, & démontreront, que c'est à crédit que Mr. de Voltaire lui impute des conséquences aussi baroques, & veut l'ébranler par de pareilles Objections.

En frappant les paumes de mes mains l'une contre l'autre, je fais claquer assés rudement l'Air, qui fort avec violence. La Matière subtile s'échape avec l'Air grossier. Cependant, par tout le Système Cartésien, on ne doit voir ni Lumière, ni Etincelles.

Nos Voituriers, qui voïagent de Nuit, dans le tems de la Nouvelle Lune, seroient fort heureux, si en fouëtant l'Air grossier & la Matière subtile, ils pouvoient se procurer quelque Lumière. En vain seroient-ils claquer leur fouët, ni eux, ni leurs Chevaux, n'en seroient pas plus éclairés.

Quand même dans des circonstances particulieres, ils viendroient à bout d'exciter quelques étincelles, cela même prouveroit le Système de Descartes & détruiroit celui de Mr. de Voltaire, puisque ces étincelles démontreroient, que la Matière lumineuse se trouve par tout & en tout tems.

Je ne doute point que Mr. de *Voltaire* ne se soit souvent promené le soir, à l'entrée de la nuit, avec Madame la Marquise *du Châtelet*, pour respirer une agréable fraîcheur.

Quelques fois, à la promenade, on a un Air fort étouffé. Madame la Marquise avoit sûrement son Eventail : Sûrement elle le faisoit jouer avec sa grace ordinaire. En s'éventant, elle pouffoit contre ses yeux, quantité de la même Matière subtile qui sert à la propagation de la Lumière. Cette Matière, outre le mouvement naturel de fluide, avoit encore le mouvement assés marqué que donnoit l'Eventail. Je soutiens, que chaque coup d'Eventail étoit dix fois plus efficace sur cette matière subtile, que ne peut être la pression de la Lune. Cependant, jamais *Descartes* n'a pensé que ces coups d'Eventail fissent voir, ni Etincelle, ni Raion de Lumière, beaucoup moins, le beau jour de l'Eclipse centrale du Soleil dont parle Mr. de *Voltaire*. *Descartes* savoit mieux que nous, que toute forte de pression de la Matière subtile ne la rend pas lumineuse.

Si on répond : Que Madame la Marquise *du Châtelet* a infiniment de douceur ; qu'elle la démontre en tout, jusques dans le jeu de son Eventail, qui donne un mouvement trop doux & trop gracieux, même à la Matière subtile ; pour exciter la moindre Etincelle ;

je donnerai d'autres exemples qui puissent satisfaire.

*Descartes* savoit, que quand un Eclair est passé, le Tonerre ébranle l'Air & la matière subtile, avec cent fois plus d'efficacité que la pression de la Lune. Jamais il n'a pensé que ces terribles éclats de Tonerre dûssent produire une Lumière proportionnée & plus vive que celle de l'Eclair. *Descartes* n'a rien dit, qui put conduire à de pareilles conséquences.

Il n'ignoroit pas, que dans un Orage, une Bourasque, un Tourbillon, un Vent impétueux, la Matière qui sert de propagation à la Lumière est agitée avec une violence supérieure au jeu de l'Eventail : Elle est poussée avec mille fois plus de force que par la pression de la Lune, de laquelle les Matelots, qui sont sur les Hunes, ou sur le Tillac, ne s'aperçoivent pas plus dans le tems du Flux que dans le tems du Reflux.

Mais dans une Orage impétueux, lorsque ces mêmes Matelots, dans une minute, touchent aux Nuées & au Tartare : Dans une Bourasque, un affreux Tourbillon, qui déracine les Arbres ; culbute les cheminées ; emporte les Toits & les Clochers, ces pauvres Matelots souhaiteroient que l'Objection de *Mr. de Voltaire* fut fondée, que ce mouvement si violent & si extrême de la Matière

qui fert à la Lumière leur en procurat quelque apparence. Mais hélas ! Trop souvent ils sont contrains de revirer de bord, crainte d'échouer. *Descartes* ne leur auroit pas fait espérer d'autre salut.

Il n'a jamais ignoré, que tout mouvement, toute pression, toute agitation de la Matière subtile, ne la rend pas lumineuse. Mais *Mr. de Voltaire* pourra au moins tirer cette Lumière, de voir très clairement, que les quatre *Objections* qu'il propose, dans un seul paragraphe, pour énerver le Système de *Descartes*, essuent un fâcheux contre coup, par les réflexions qu'opèrent l'examen.

On ne triomphera pas en m'objectant, que dans les grandes agitations de la Mer, on voit des étincelles partir de la surface de l'eau.

Les particules salines que la Mer renferme, étant violemment agitées, s'entrechoquent avec force & agitent la matière subtile qui les avoisine, avec assés de violence, pour éxirer quelque chétive sensation de Lumière.

Ce même exemple détruit toutes les branches du système de *Mr. de Voltaire* puisque de cet exemple & de tous les autres je puis conclure, come *Descartes* auroit très certainement conclu, ensuite de ses Principes.

*Donc*, toute sorte de mouvement qu'on

peut donner à la matière subtile, ne la rend pas lumineuse.

*Donc*, il y a par tout, & en tout tems, de la Matière qui sert à la propagation de la Lumière.

*Donc*, la matière lumineuse peut perdre cette qualité, & on peut la lui rendre.

*Donc*, la Lumière n'est pas une émanation des parties du Soleil.

*Donc*, le système de *Descartes* à cet égard est confirmé, & celui de *Mr. de Voltaire* invalidé.

Ici, je prie mes LECTEURS de décider, si je ne pourrois point rétorquer à *Mr. de Voltaire* la reflexion qu'il fait (pag. 263.) lorsqu'il traite *le Plein* de Chimerique? Ne pourrois-je point actuellement lui dire avec fondement; que son système sur la Lumière & sa propagation n'est fondé que sur des imaginations, & n'est conséquemment qu'un Roman ingénieux sans vraisemblance? Je vai en donner de nouvelles preuves, en suivant mon Auteur pas à pas.

*Mr. de Voltaire* ne craint point d'affirmer \* Que la Lumière accélère son mouvement dans le Corps du Prisme. Il est tellement imbu de cette idée, qu'il la répète trois lignes plus bas. La Lumière, dit-il, augmente son mouvement dans le Prisme.

En



En m'engageant à suivre mon Auteur, j'ai promis d'éviter les répétitions \*. Je réunirai donc ici, tout ce que Mr. de Voltaire avance pour établir, qu'un Raïon lumineux augmente sa facilité & sa célérité, lorsqu'il passe d'un milieu rare dans un plus dense. Il ne me faudra qu'une Démonstration pour faire sentir, tout ce qu'il y a d'erreur dans toutes ces assertions.

Mr. de Voltaire ose dire \*\*: Qu'un Raïon de Lumière augmente sa Célérité dans l'Eau, parce qu'elle ne résiste pas à ceux des Raïons qui la pénètrent.

Il demande \*\*\* : Si le Cristal résiste aux Raïons de Lumière, pourquoi ces Raïons y entrent-ils plus facilement & avec plus de vitesse ?

Mr. de Voltaire est trop raisonnable & trop éclairé, pour prétendre, que tous ses Lecteurs doivent l'en croire sur sa parole. Des Suisses ne sont pas nés pour être Esclaves, ni de l'Autorité ni des Sentimens, ni de la Réputation. En Physique, on demande des preuves de fait & d'expérience : En Géométrie, des Démonstrations.

Je défie tous les ARCHIMEDES, tous les DE MAUPERTUIS, tous les BERNOULLI, qui ont existé depuis l'Arche

L

de

\* Journ. Helv. Juillet 1755. Pag. 45.)

\*\* Tom. 6. Pag. 198.

\*\*\* Tom. 6. Pag. 201.

de Noé & qui existeront jusqu'à la fin du Monde, de pouvoir juger, calculer ou démontrer, qu'un Raion de Lumière, qui, selon *Mr. de Voltaire* fait en sept minutes & demie, trente Millions de lieuës, pour venir du Soleil à nous \* *augmente sa célérité* en passant dans six lignes de profondeur d'Eau, ou en traversant la pointe d'un Prisme.

Comment calculera-t'on le plus, ou le moins de *Célérité* d'un Raion qui, dans une minute, a dû faire un trajet de douze cent millions de pas Géométriques, ou soixante milliards de pieds, & qui, après avoir traversé un Prisme, ou un Cristal, ne parcourt que 29. pieds dans une Chambre - obscure ? Par quel Calcul jugera - ton du plus, ou du moins de vitesse ?

Je ne me bornerai pas à ma négative. C'est opposer Opinion à Opinion. Je prendrai sur moi de prouver ma négative.

Combien de preuves de fait ne puis-je pas avancer, pour démontrer les erreurs palpables de *Mr. de Voltaire*.

10. II

Les Astronomes conviennent tous, que la distance du Soleil à nous est prodigieuse, mais ils ne sont pas d'accord sur la quantité de lieuës. Les uns mettent 27. Millions de lieuës. *Newton* 30. Millions, & le Célèbre *Cassini* 33. Millions de lieuës. Dans tous mes calculs, j'ai préféré le terme moien, parce qu'il est adopté par *Mr. de Voltaire*.

1°. Il prétend que les Raïons entrent dans l'Eau, *sans toucher l'Eau*, parce qu'ils *passent dans les pores de l'Eau*.

Les porès de l'Eau sont remplis d'Air. Les Raïons qui passent de l'Air dans l'Air, ne doivent souffrir aucune Réfraction. Cependant il y en a une. Elle est démontrée. Mr. de *Voltaire* en convient. Il s'est donc trompé en affirmant que les Raïons pénètrent l'Eau sans la toucher.

2°. La Pluie me surprend. Je tache, come on dit, de passer entre les gouttes. Je ne le puis: Je suis mouillé.

Les Raïons de Lumière *Volterienne* sont plus heureux que moi. Des millions de milliards de Raïons entrent dans l'Eau, & ne sont point mouillés, parce, dit Mr. de *Voltaire*, qu'ils passent dans les Pores du Liquide.

Ce Liquide a ses parties insensibles dans un mouvement continuel, & cependant les Raïons ont l'adresse d'esquiver l'Eau, quoique leur progression se fasse en ligne droite. Quand on supposeroit la *Bonace* la plus parfaite, on sentiroit l'erreur de Mr. de *Voltaire*.

3°. Dans une Orage; sauve la Vague; les Raïons courent risque d'être mouillés, à moins que Mr. de *Voltaire* ne les pourvoie de Pare-pluie, ou de Domino.

4°. Mr. de *Voltaire Anglesie & Suisse* les-

Raïons de Lumière. On reproche aux AN-GLOIS & aux SUISSSES, que plus ils trouvent d'obstacles, plus leur ardeur s'anime.

Il est démontré que les Raïons trouvent huit à neuf cent fois plus de résistance, lorsqu'ils passent de l'Air dans l'Eau.

Selon Mr. de *Voltaire* cette résistance *augmente la Célérité* des Raïons de Lumière. Plus ils rencontrent d'obstacles, plus leurs efforts sont véhéments & soutenus. — Les voilà *Anglois* ou *Suisses*,

5°. Que Mr. de *Voltaire*, au lieu d'un simple Careau de Verre qu'il a à ses fenêtres, mette vingt feuilles de verres l'une sur l'autre à tous les guichets de ses Fenêtres : Selon son Système, il devroit avoir au delà d'un million de degré de Lumière de plus dans son Cabinet, puisque les Raïons, doublants leur *Célérité* dans chaque feuille de Verre, ils devroient avoir un million, quarante-huit-mille cinq-cent soixante & seize fois plus d'efficacité. La progression Arithmétique conduit à cette proportion. Cependant, je lui cautionne une notable obscurité, & je le défie d'écrire sur son Pulpitre en plein jour.

Où est donc la prétendue augmentation de *Facilité* & de *Célérité* des Raïons, lorsqu'ils passent dans les pores du Verre.

Mr. de *Voltaire* veut-il du Cristal ? Soit fait.

fait. Qu'il mette cinquante Cristaux choisis & des plus transparans à la petite ouverture de sa Chambre obscure. Si les Raïons aqueroient de la *Facilité* & de la *Célérité* en traversant les Cristaux, il mettroit le feu dans sa Chambre obscure.

En cas d'essai, je crois qu'il peut se dispenser de faire provision d'Eau & de Seringues, puisque je lui cautionne des *Ténèbres* complettes.

6°. Qu'est-ce qu'un Nuage? C'est un amas de Vapeurs. Ce sont des particules d'Eau.

Si les Raïons de Lumière aqueroient de la *Célérité* en pénétrant l'Eau; un Nuage qui passeroit entre le Soleil & moi, seroit pire qu'un Verre ardent qui me mettroit en poudre dans un instant. Comment donc arrive-t'il que ce Nuage est gracieux pour moi? Il me procure un Ombre agréable, c'est un Ecran, qui me fait autant de plaisir dans les chaleurs brulantes de l'Eté, qu'il est disgracieux dans les grands Froids de l'Hiver, les rendant plus sensibles.

Pourquoi un Brouillard, qui ne s'éleve que de dix ou vingt Toises dès la surface de la Terre nous dérobe-t'il les trois-quarts de la Lumière du Soleil?

C'est parce que Mr. de *Voltaire* s'est trompé. C'est parce que les Raïons du Soleil sont

émouffés à force de Réfractions. Toutes les petites particules de Vapeurs qu'ils traversent font de l'eau. C'est un Milieu plus dense, qui les contraint, bon gré, malgré qu'ils en aient à se réfracter. Trouvans Obstacles sur Obstacles, ils sont contraints de changer leur détermination; ils perdent leur force. Les uns perdent tout leur mouvement lumineux: Les autres en perdent les trois quarts: Ils ne peuvent plus ébranler que foiblement les filets des Rétines. La Lumière devient d'autant plus modique & imparfaite, que le Nuage, ou le Brouillard a de densité & d'épaisseur.

Où est donc la *Facilité* & la *Célérité* que Mr. de Voltaire prête si gratuitement, après *Newton*, aux Raions de Lumière qui passent du milieu léger de l'Air, dans les milieux plus denses, de l'Eau, du Verre, ou du Cristal?

7°. Si les Raions augmentent leur *Facilité* & leur *Célérité*, en pénétrant l'Eau, comment arrive-t-il que nous ne voions le fond de l'Eau, ni à 500. Brasses, ni à cent, ni même à vingt Brasses? Combien de Trésors immenses; combien de Riches Galions, de Vaisseaux de Guerre, de Bâtimens Marchands, de Canons &c. &c. &c. ne verroit-on pas, & ne repêcheroit-on pas, si cette

*Célé.*

*Célérité* avoit lieu dans la Mer, autant que dans l'imagination de Mr. de *Voltaire* ?

8°. Pour lui démontrer son erreur, suivons ses propres Calculs. (Tom.6. pag. 27.) Il dit, que la profondeur de la Mer étant compensée, on peut arbitrer, qu'elle a mille Pieds de profondeur.

J'accorderai à Mr. de *Voltaire* quinze fois plus qu'il ne demande. S'il veut, je suposerai que la Mer a quinze mille Pieds de profondeur compensée. C'est une lieue de chemin.

Selon Mr. de *Voltaire* un Raion de Lumière fait quatre millions de lieues dans une minute.

Ce Raion augmente sa *Célérité* dans l'Eau. Oserions-nous en douter, puisque Mr. de *Voltaire* l'a dit, & qu'il nous déclarera *Rebelles à l'évidence*, si nous n'adoptons pas cette idée du Grand *Newton*, que le feu Marquis *Algarotti* nomme *l'Oédipe des Anglois*, le *Législateur des Sages*? Tout au hazard: Prenons courage: Examinons: Calculons.

Ne mettons ici cette prétendue augmentation de *Célérité* des Raions de Lumière, que d'environ un Tiers dans l'Eau plus que dans l'Air. C'est à dire, qu'un Raion, qui du Soleil à nous fait quatre millions de lieues

dans une minute , fera dans l'Éau six millions de lieues dans le même espace de tems. C'est cent mille lieues de Chemin dans une seconde. Donc , dans la cent millième partie d'une seconde , un Raion s'enfoncera quinze mille pieds dans la Mer. Réfléchi par le Sable , ou par des Rochers , il reviendra à la surface de l'Éau dans la cent millième partie d'une seconde. Il reviendra avec plus de Vigueur , & de Force qu'il n'en avoit avant que d'entrer dans l'Éau , où Mr. de Voltaire augmente sa *Facilité* & sa *Célérité*.

"Si j'eusse tourné la Tête , pour recevoir ce Raion vif d'un Soleil ardent , avant qu'il entrât dans l'Éau , ce Raion m'auroit ébloui ; il auroit très sûrement ofensé mes yeux. Aiant augmenté sa *Célérité* dans l'Éau ; sortant de l'Éau ; il me crevera les yeux. Me voila Borgné ou Aveugle , ou au moins si fort ébloui , que ma Rétine , trop vivement ébranlée , me fera voir la plus vive Lumière en dormant.

Je soutiens , que si cette *augmentation de Célérité* Voltérienne étoit réelle , je pourrois de dessus le Tillac , ou dès la Hune du Grand Mats du plus gros Vaissseau de Guerre , voir très distinctement toutes les pièces de Monnoie qui seroient au fond de la Mer à quinze mille pieds de profondeur : Je distinguerois très aisément l'Éfigie du Souverain qui a fait battre cette Monnoie , & les Inscriptions. Je



soutiens qu'il me faudroit une carte, ou des Lunettes fumées, pour soutenir la vivacité des Raïons qui me feroient réfléchis avec tant de *facilité* & de *célérité* dès le fond de la Mer, même de 15. mille pieds de profondeur.

Puis *donc*, que la constante expérience démontre, que les Raïons de Lumière sont émouffés, absorbés, ou éteints dans l'eau : Puisqu'à vingt Brasses de profondeur, il nous est absolument impossible de voir aucun Objet au fond de l'Eau, parce que le peu de Raïons qui en sont réfléchis, sont si foibles, qu'ils ne peuvent ébranler nos Rétines, ni exciter la sensation de la Vision ; il faut que la *Facilité*, & la *Célérité* que les Raïons acquièrent dans l'eau, n'ait de réalité que dans l'imagination de Mr. de *Voltaire*.

Si la lumière que je lui présente ici ne met pas son erreur dans un plein jour, quelle Lumière lui faudra-t-il pour l'éclairer ?

Tous mes Lecteurs voient aisément, par ma Méthode & mes Calculs, que je m'étudie à mettre le *Newtonianisme* à la portée des Dames\*.

A

Allusion à un Ouvrage également enjoué, badin, sérieux, ingénieux, solide, instructif, savant, & à mon avis très sage & très erroné, composé en *Italien* par feu Mr. le Marquis *Algarotti*, & traduit en François par le Sage & Savant Mr. *Du Perron de Castéra*.  
2, Tom. Paris 1738.

A la même page, Mr. de Voltaire (Tom. 6. pag. 117. Art. 3.) confond la *Lumière*, avec la *Matière* qui lui sert de véhicule.

Il dit 3°. *Si la Lumière étoit un amas de Globules, un Fluide, existant dans l'Air & en tout lieu.* Il avoit déjà tenu le même langage (pag. 116.) 1°. *Si la Lumière étoit un Fluide toujours répandu dans l'Air.*

La *Lumière* n'est pas un Etre existant par lui même. La *Lumière* n'est pas la *Matière subtile*; ni la *Matière subtile* n'est pas *Lumière*.

La *Lumière* est un Mouvement, une agitation particulière & singulière de la *Matière subtile*. C'est ce *Mouvement* qui excite la sensation de la *Lumière*. Je suis contraint de le répéter.

A minuit, dans la Nouvelle Lune, nous avons dans notre Athmosphère la même quantité de *Matière subtile* que nous avons à midi. Le *Mouvement* que le Soleil imprime de jour à cette *Matière subtile*, forme la *Lumière*. De nuit, ce *Mouvement lumineux* manque à cette *Matière subtile*. Alors, elle peut pénétrer mes yeux, mais elle ne peut ébranler les filets des *Rétines*, jusqu'à exciter la sensation de la *Lumière*, parce qu'elle n'a de nuit que le simple mouvement naturel de *fluide*. Nous sommes dans les *Ténèbres*.

De jour, cette Matière subtile dans laquelle nous baignons est mise en mouvement par la Chaleur du Soleil, qui agite si violemment la Matière subtile, voisine de cet Astre, que ce mouvement est communiqué dans sept Minutes & demie jusqu'à nous, & c'est ce Mouvement particulier & lumineux qui nous fait jouir de la Lumière.

Ici, je suis contraint de donner à Mr. de Voltaire un exemple fort analogue, pour lui faire mieux sentir ma distinction & son erreur.

Je parlerois très improprement si je disois que le Son est un Fluide existant en tout lieu. Le Son n'est pas un Etre existant par soi même, ou une Substance. C'est un Mode; c'est une façon d'Etre; un Mouvement particulier de l'Air, qui est un Fluide. Son mouvement naturel de fluide ne le met pas en état de fraper & d'ébranler les Timpanes de mes Oreilles. Mais lorsqu'un Violon, une Guitare, un Hautbois, des Orgues, une Cloche, un coup de Canon ou de Tonnerre agite le même Air, qui m'enveloppe sans cesse; cette agitation, ce mouvement de tremblotement s'étend par Orbites, par des Ondulations qui viennent successivement jusqu'à mes Oreilles. L'Air, qui est le premier ébranlé par un Coup de Canon qu'on tire à une lieue de moi ne vient pas jusqu'à moi. Mais d'air à  
air

air, come de main à main le mouvement est propagé jufqu'à moi.

*Donc*; Je ne dois pas confondre le Son, avec l'Air, qui fert de Véhicule au Son. L'Air n'est pas le Son, ni le Son n'est pas l'Air; mais un mouvement particulier de l'Air excite le Son.

De même; n'en déplaise à Mr. de *Voltaire*, il se trompe très groffiérement en croiant, que la Matière qui compose le Soleil, ou celle qui l'avoisine vient jufqu'à moi. Il n'en viendra jamais le moindre brin. *Descartes* lui évite fagement la peine du Voïage, que *Newton* & Mr. de *Voltaire* lui imposent. Mais cette Matière qui avoisine le Soleil, étant mise en mouvement par ce Corps souverainement ardent, ce mouvement particulier & lumineux se comunique à la Matière homogène & est propagé jufqu'à moi.

Mr. de *Voltaire* a donc tort de confondre la Lumière, avec la Matière qui lui fert de véhicule & avec le mouvement qui est particulier à cette Matière, & essentiel pour la rendre lumineuse. Ce mouvement lumineux n'est qu'un Mode, une Façon d'être, un pur Accident de la Matière qui l'excite.

*Descartes* avoit non seulement de l'Esprit, mais aussi du Bon-Sens & du jugement. Ce ne seroit pas lui rendre justice que d'infirmer

ner, qu'il n'a pas su distinguer, & qu'il a même confondu *la Voix*, avec *le Porte-Voix* & avec *le mouvement* qu'excite dans l'Air celui qui parle dans le Porte-voix. L'erreur étoit trop lourde. *Descartes* n'avoit pas assez bonne opinion de soi même pour espérer d'en imposer si grossièrement, même à des *Toupinambous*.

Pour éviter les Répétitions, je dois relever ici, ce que dit *Mr. de Voltaire* (Pag. 130. *Ceux qui ont voulu faire deux Etres de la Lumière & du Feu se sont donc trompés*. Cette décision coïncide avec la Matière que j'ai actuellement en mains. Scrutons la en passant.

Il me paroît que c'est ici une pure Logomachie.

*Mr. de Voltaire* entend par *la Lumière*, des parcelles du Corps lumineux, qui s'en détachent, qui & viennent jusqu'à nous.

Tous les autres Physiciens, qui n'ont pas adopté le Système de *Newton* entendent par *Lumière* le mouvement imprimé par le Corps lumineux à la Matière qui excite en nous la Sensation lumineuse.

Dans le Système de *Mr. de Voltaire*, la *Lumière* & le Feu sont des synonymes, s'il est vrai que des parcelles du Feu même, & de tout Corps lumineux, même des yeux d'un Chat, des Vers luisants, du Bois pourri, &c. viennent dans nos yeux pour nous éclairer; le

*Feu & la Lumière ne sont pas des Êtres différens.*

Chés moi , il y en a une totale & capitale entre 1°. Le Corps lumineux; 2°. *La Matière* qui est susceptible de l'impression lumineuse; 3°. *Le Mouvement* particulier de cette Matière lumineuse pour propager la Lumière; & 4°. L'effet que ce mouvement de la Matière lumineuse produit sur mes nerfs optiques, pour exciter en moi la sensation de la Lumière. Quatre idées bien distinctes chés moi. *Mr. de Voltaire* seroit dans l'erreur s'il ne les distinguoit pas aussi.

Toutes ces idées peuvent être collectivement comprises sous le nom Générique de *Lumière* mais elles ne doivent pas être confondues.

Que diroit *Mr. de Voltaire* d'un home qui confondroit, le Cheval, le Cavalier, le Pistolet, la Poudre, la Balle de laquelle il casse la Tête à l'ennemi. Toutes ces idées sont collectivement comprises sous l'idée générique de Cavalier. Mais cette idée générique en comprend plusieurs spécifiques de tout ce qui est nécessaire à ce Cavalier pour être armé en Guerre & parvenir au but.

De même ici: Si par *la Lumière* on entend tout ce qui est nécessaire pour exciter en nous la sensation de la lumière, on renferme sous  
cette

cette expression des Etres très différents dans leur Essence & dans leurs Efets. Ils peuvent être considérés collectivement, quoique dans le fond & de fait, ils soient d'une nature très différente.

Il me paroît, qu'ici, il est indispensable de décider préliminairement, lequel des Systèmes est fondé, celui de *Descartes* ou celui de *Newton*.

Si les Raïons de Lumière, sont des émanations de la substance du Soleil & de tout Corps lumineux, Mr. de *Voltaire* a raison; il décide avec fondement, que ceux là se sont trompés, qui ont voulu faire deux Etres de la Lumière & du Feu.

Mais si les Corps lumineux mettent en mouvement la Matière subtile: Si come l'Air, elle est pourvüe de force élastique, & que cette force & ce mouvement propagent la Lumière en un instant, come je le démontrerai: Si ce mouvement ébranlant les filets des Rétines, excite en nous la sensation de la Lumière, certainement c'est Mr. de *Voltaire* qui s'est trompé. Tous ses Raisonnements sont de pures pétitions de principes. C'est une enchainure de Sophismes que nous nommons *non causa pro causa*, qui découlent naturellement d'un Système erroné, & qui me donent lieu de croire, que Mr. de

*Voltaire* s'est fort trompé lui même , en décidant aussi absolument qu'il l'a fait , que *ceux là se sont trompés , qui ont fait des Etres différents de la Lumière & du Feu.*

Par mes Observations de vôtre dernier Journal , & par celles que *Mr. de Voltaire* me fournira occasion d'ajouter , j'espère , que non seulement les gens du Métier , mais aussi , un grand nombre de vos Lecteurs feront assés éclaircis , pour être en état de décider , qui , de *Mr. de Voltaire* , ou de moi est dans l'erreur.

Dans cette 3me. Objection au Système de *Descartes* , *Mr. de Voltaire* dit. ( pag. 117. ) *Si la Lumière étoit un amas de Globules . . .*

Faisons abstraction aux Globules de *Descartes*. Je ne m'embarasse pas de la figure. Qui pourroit la déterminer ? Elle n'est connue que du Dieu Créateur.

*Si la Lumière étoit un fluide existant dans l'Air & en tout lieu , un petit trou qu'on pratique dans une Chambre obscure , devoit l'illuminer toute entière ; car la Lumière poussée alors en tout sens dans ce petit trou , agiroit en tout sens.*

On ne doit jamais exagerer. Un Critique équitable doit sur tout y doner une grande attention.

Avec raison , *Mr. de Voltaire* se plaindroit



de mon exagération, si je lui disois, que par la facilité & la célérité inconcevable qu'il attribue aux Raïons émanants d'un corps lumineux, à qui il fait faire des centaines de Millions de lieues pour arriver aux Etoiles fixes, une Bougie alumée & posée au dehors de la Fenêtre devoit illuminer nôtre Hémisphère tout entier.

Dans ce même paragraphe, Mr. de Voltaire me fournit la Réponse à son Objection. Il dit. ( pag. 118. ) *La Lumière reçüe par un petit orifice, lequel ne laisse passer qu'un petit Cône de Raïons & va à vingt-cinq pieds, éclaire à peine un demi-pieds de l'endroit qu'elle frappe.*

Ce petit orifice de la Chambre obscure de Mr. de Voltaire avoit donc au plus un demi-pouce de Diamètre, & le Plancher, à 25. pieds de loin, étoit éclairé dans un espace au delà du centuple du petit orifice.

Cet exemple, que Mr. de Voltaire fournit, confirme donc le Système de Descartes, puisqu'il démontre, que la Lumière s'étend & s'écarte haut & bas, à droite & à gauche, en tout sens, dès que la pointe d'un Cône, d'un demi-pouce de Diamètre peut former à 25. pieds d'éloignement la base d'un Cône lumineux de demi-pied de Diamètre.

Ce même exemple détruit le Système de Mr. de Voltaire.

Si les Raïons de Lumière procédoient du Corps même du Soleil , il en entreroit par le *petit orifice* une quantité fixe & déterminée. Leur progression se faisant au long, & jamais au large , selon *Newton*, la Lumière ne formeroit pas *un Cône*, mais *un Cilindre*. Les Raïons faisant leur progression en ligne droite , il n'y auroit d'éclairé sur le plancher , qu'un espace d'un Diamètre égal à celui du *petit orifice*. L'exemple proposé démontre le contraire. *Donc*, *Descartes* a deviné plus juste que *Newton* & *Mr. de Voltaire*.

Je suis frappé de la 4<sup>me</sup>. Objection que *Mr. de Voltaire* opose au Siftème de *Descartes*.

*On fait*, dit ce célèbre Poete, (pag. 118.) que la Lumière qui émane du Soleil jusqu'à nous, traverse à peu près en huit Minutes ce Chemin immense qu'un Boulet de Canon, conservant sa vitesse, ne feroit pas en vingt cinq années.

Est-ce là une Objection ? Porte-t-elle contre *Descartes* ? Tous ses Disciples opsent cette Démonstration au Siftème de *Newton*. *Mr. de Voltaire* n'auroit-il pas senti, qu'il fournissoit des armes à ses adversaires ?

Si *Mr. de Voltaire* dit, que ce n'est pas une Objection, mais une Réflexion générale qu'il présente à ses Lecteurs ; pourquoi a-t-il mis ce 4<sup>e</sup>. à la tête de cet Article.

Après

Après avoir lû des Objections dans les trois Paragraphes précédents, bien numérotés, dès que j'ai vû ce 4<sup>e</sup>. je me suis attendu, non à une Réflexion générale, mais à une *Objection* de meilleur aloi que les précédentes. Bien loin de là, je trouve un des Boucliers du Siftème de *Descartes* qui terrasse celui de *Newton*. Cette *Célérité* aussi inconcevable, de faire un Chemin aussi immense, en aussi peu de tems, révolte contre ce dernier Siftème.

Pour établir un fait aussi contraire à la Sagesse du Grand Dieu Créateur, Mr. de *Voltaire* est contraint avec *Newton* de renouveler l'erreur Scholastique du *Vuide*. Sentant qu'il étoit absolument impossible qu'une pareille *Célérité* eut lieu dans le Plein, où la Matière subtile lumineuse trouveroit trop d'obstacles ( pag. 126. ) pour faire 30. Millions de lieues en sept Minutes & demie; il a falu soutenir *le Vuide*. J'espère d'en faire toucher au doigt l'illusion, par les Principes même de mon Auteur.

D'entrée, je ne comptois, *Messieurs*, de vous envoyer qu'une seule Lettre d'Observations sur toutes les Oeuvres Philosophiques de Mr. de *Voltaire*. Mais ce Grand Home a un stile si merveilleusement laconique, que dans peu de lignes il a su nous do-

ner tant d'erreurs si capitales, que pour les lui démontrer, mon tems est écoulé, & mon Cahier rempli.

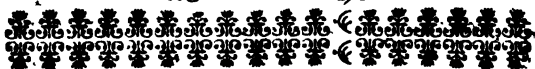
Au reste, *Messieurs*, je sens parfaitement que vous êtes obligés de consulter le goût du plus grand nombre de vos Lecteurs. Il y en a qui ne sont pas Gens de Lettres; les questions de Physique trop abstraites ne sont pas de leur goût. Lorsqu'ils trouvent des Pièces sur des matières qui leur sont étrangères, ils s'hérissent. Les termes sacramentaux, consacrés à quelque science, les aigrissent. Des Ecrits polémiques sur quelque partie de la Philosophie les révoltent. Vous les promenés dans des Terres australes.

Je vous prie donc, *Messieurs*, si quelques uns de vos Lecteurs vous insinuent simplement, qu'ils verroient avec plaisir dans vos Journaux des Pièces moins abstraites & plus de leur goût; s'ils souhaitent que vous les serviez d'Ecrits Philosophiques, un signe de vôtre part me suffira pour m'engager à garder le *tacet*.

Les pressantes instances d'un jeune Etudiant m'ont mis la plume à la main. Mon but capital a été de l'encourager.

Je suis &c.

*Omnia explorate; quod bonum retineta.*



## D I F F I C U L T É

*Que l'on propose aux Métaphisiciens, & sur laquelle on les prie de réfléchir sans préjugé.*

**E** L L E roule sur les Principes suivans, & leur Conséquence évidente.

### P R E M I E R P R I N C I P E

*Les Essences sont Immuables.*

Ce-Principe, inséparable de la Philosophie Wolfienne, ne peut qu'être admis aussi par tout Home sincère ; & qui écouterà la Raison ; puisque c'est la Conséquence nécessaire, & presque immédiate du Principe de *Contradiction*, apellé pour cela *Principe des Essences* ; & qu'aucun Métaphisicien ne peut refuser ; *Une même chose ne peut être & n'être pas en même tems.*

### S E C O N D P R I N C I P E

*Toute chose, toute réalité quelconque, a son Essence, ou ce qui la constitue.*

Cela est vrai absolument & sans aucune restriction : N'y aiant rien absolument ( Que ce soit *Etre, Substance, Atribut, Mode, Accident, Existence même* ) Quoi que ce soit en-

fin, *Qui ne soit ce qu'il est*, qui n'ait par conséquent son *Essence*, ou ce qui le constitue.

### TROISIEME PRINCIPE.

*L'Essence d'une chose, & cette chose même sont des Termes équivalens, & qu'on peut prendre l'un pour l'autre. Et par même raison, l'Essence de TELLE CHOSE EXISTENTE, ET CETTE MEME CHOSE EXISTENTE, sont aussi équivalens.*

### CONSEQUENCE.

Donc TOUTE CHOSE, TOUTE REALITÉ QUELCONQUE est *immuable*, & ne peut admettre aucun changement.

Donc, il implique contradiction qu'il y ait, ni qu'il y puisse avoir aucun changement dans tout l'Univers.

Mais come, d'un autre côté, il est clair par le fait, qu'il arrive des changements dans l'Univers, il s'enfuit de nécessité, que les Principes de la Métaphisique, soit Comune, soit Wolfienne, qui menent à la Conclusion contraire, sont absolument défectueux, & qu'on a besoin d'un Principe nouveau, & inconnu, pour résoudre la Difficulté.

### OBJECTION.

Vous confondez les *Essences*, qui sont *immuables* avec les *Modes*, qui sont *muables* & *contingens*.

## R E P O N S E.

Je ne les confonds point : Mais je fais remarquer, que c'est mal à propos qu'on les distingue, relativement à ce qui s'appelle *avoir une Essence, & être immuable*; puisqu'un *Mode*, come la *Rondeur*, par exemple, a très réellement *son Essence*, ou ce qui le *constitue*, ce qui le fait être telle figure : Tout come toute autre chose quelconque a son *Essence propre*, ou ce qui la constitue; Que ce soit *Substance, Atribut, Propriété, Qualité &c.* Ce qui se réduit à ceci : Que toute *Réalité assignable est ce qu'elle est, & ne peut être autre*; Et cela est vrai des *Modes*, come de tout le reste.

## S E C O N D E O B J E C T I O N.

Vous confondés *l'Essence* avec *l'Existence*; C'est *l'Essence* qui est *immuable*; Mais *l'Existence* est *Contingente, Muable &c.*

## R E P O N S E.

Ce n'est là qu'un subterfuge. Car 1°. Dans la Question présente, il s'agit non de *l'Essence* simplement; mais de *l'Essence existente*. La Question est, *S'il y a dans l'Univers quelque chose de muable*: S'il peut y avoir quelque *Réalité* susceptible de changement: On

parle donc de *Réalité subsistantes*, ou de choses existentes & qui se trouvent dans l'Univers. Ainsi la Question est proprement, si dans ce qui répond à ce Concept, *Essence existente*, il peut y avoir quelque chose de muable. Or l'Argument prouve que non, pour le concept entier, & pour l'Existence tout come l'Essence. Car si l'Essence, simplement parce qu'on la pose, ou qu'on la conçoit telle Essence, est immuable, il est clair que par même raison, l'Existence devra être immuable aussi, du moment qu'on la pose & qu'on la conçoit, telle Existence.

2°. Si malgré cela l'on s'obstine à vouloir séparer ici l'Existence de l'Essence; Il suffira d'ajouter que l'Existence elle même *est son Essence*, ou ce qui la constitue, (come on a vu.) Et cela est vrai; tant de l'Existence en général, que de telle ou telle Existence en particulier. Or l'Essence de l'Existence est immuable come une autre. Elle ne peut être ni changée, ni ôtée: Ce qu'il faudroit qu'elle fût, pour que l'Existence changeât, & devint *Non-Existence*. A moins qu'on ne veuille recourir à une *Existence de l'Existence*, & ainsi de suite sans fin; ce qui seroit absurde & nugatoire. Car outre qu'on tomberoit par là dans le progrès à l'infini, il est clair que l'Idée de l'Existence est parfaitement simple, &



& complète des le premier Concept qu'on en forme ; Qu'Elle est posée *une fois pour toutes*, & sans qu'il soit besoin de la redoubler à l'infini.

### TROISIEME OBJECTION.

On vous atordera que Tout est immuable, come vous l'entendés. Mais cela n'empêchera pas qu'il n'y ait du *Changement*, en un autre sens ; c'est à dire, dans le sens de *Succession*. Ce ne fera pas changement proprement tel, à la bone heure. Ce ne fera pas *transmutation*, *transformation*, *conversion* d'une Réalité en une autre ; cela répugne ; mais ce fera *Substitution*, *Remplacement*, *Passage* de l'un à l'autre. Un *Etre* prendra la place d'un autre *Etre* ; un *Mode* d'un autre &c. Et c'est tout ce dont on a besoin.

### REPONSE.

Ce feroit abuser des Mots, & brouiller les Idées, que de doner les Termes de *Changement*, & de *Succession*, pour équivalens. Quand on dit qu'un *Etre change*, cela signifie-t-il seulement qu'un autre prend sa place ? Ou quand on dit qu'il est *Muable*, cela ne veut-il dire autre chose, sinon qu'il peut *finir*, & faire place à un autre ? Ce n'est point

point là l'idée que les Hommes ont du *changement*. Quand ils disent qu'une chose *change*, ils entendent toujours par là, qu'il lui survient quelque chose de nouveau ; qu'elle reçoit, *en elle*, une altération quelconque. Ils entendent donc quelque chose qui lui appartient ; & qui tombe *sur elle* ; & non pas quelque chose d'*externe*, come le *déplacement*, ou le *remplacement* ; & bien moins encore la *Destruction*, la *Cessation* de la Réalité dont on parle ; étant inoui, que quand on dit qu'une chose *change*, cela veuille dire *qu'elle périt*.

En un mot, quand on parle d'une chose qui change, il s'agit de *cette chose là*, & non d'une autre. C'est à ce terme précis qu'il faut s'arrêter. C'est là que le changement survient. L'Idée de Mutation tombe *sur cette chose* & *ce qui s'y passe* ; & non sur ce qui est hors d'elle, ou qui vient après.

2<sup>o</sup>. Dire que le *Changement* n'est qu'une *Succession*, & que l'Idée de Succession fût seule pour exprimer celle de changement, c'est avancer une chose souverainement absurde : Parce que la *Succession même* présuppose le *changement*, & qu'elle en a besoin, come d'un *préalable* nécessaire. Suposés un moment que rien ne change, *en soi* : Il est impossible dès là, qu'aucune chose *succède* à une autre : Car pour qu'un Etre succède & prenne

prenne la place d'un autre, il faut de nécessité que le *précédent* souffre quelque chose; qu'il lui survienne quelque mutation *interne* & *propre*, soit dans son *Essence*, soit dans son *Existence*. S'il demeurait absolument le même tant en *Essence* qu'en *Existence*, comment pourroit-il jamais *faire place* à l'autre? Si l'on répond, que c'est par le changement de l'*Existence seule*, j'ai déjà répondu à cela, en montrant que l'*Existence* n'est pas moins nécessairement *immuable*, que l'*Essence*, & par la même raison. Prétendre donc expliquer le *changement* par une simple *Succession d'Existence*, seroit ici un Cercle ridicule, & une pure pétition de principe. Car c'est supposer que l'*Existence* peut changer, contre ce que l'Argument ci-dessus prouve évidemment. En un mot, cet Argument prouve tout à la fois l'impossibilité du *changement*, tant de l'*Essence*, que de l'*Existence*. Et par là même il prouve qu'il est impossible qu'il y ait ni *changement*, ni *Succession*: puisque la *Succession* n'est que le *changement* de l'*Existence*.

#### QUATRIÈME OBJECTION.

Il semble que vous concevez le *Changement*, come si c'étoit *tout l'Etre* qui changeât. Mais l'Etre peut demeurer le même, & chan-

changer seulement à tel ou tel égard ; par rapport à *tel Etat*, à *tel Mode*, telle *Qualité* &c.

## R E P O N S E.

Je ne parle point de tout l'Être, mais seulement de *ce qui change dans l'Être*. Je parle de *cet Etat*, de *ce Mode* &c, sur lequel on fait tomber la mutation. Et je dis qu'il est contradictoire qu'il *change* ; parce qu'il a, come toute autre chose, son *Essence*, immuable, & *inconvertible* en toute autre. De façon que pour devenir autre, il faudroit qu'il ne fût point. Ainsi le mot de *Lucrèce* ;

*Nam quodcumque suis mutatum finibus exit,  
Continuò Mors est illius quod fuit ante ;*

est un Axiome Métaphisique, qui se vérifie exactement, & dans la plus grande rigueur. Mais *Lucrèce* n'a pas vû tout ce qui en résul-  
toit. Il falloit conclure,

*Ergo nihil omninò ex suis finibus exire potest.*

J'ai voulu réfuter, un peu au long, les Objections qui s'offrent d'abord ; pour montrer plus à fond, jusqu'où va la force de cet Argument, d'ailleurs si simple, & qui se soutient par sa propre évidence ;

Toute *Essence* est *immuable* ;

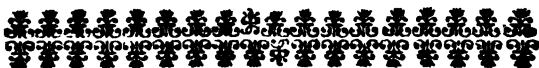
Toute chose, absolument, a son *Essence*,-

ou est ce qu' Elle est ; Donc toute chose , absolument, est immuable. J'ose défier publiquement les Métaphisiciens , de quelque Secte qu'ils soient , d'y répondre rien de solide , sans sortir des Principes ordinaires de l'Ontologie soit *Comune* , soit *Wolffienne*. La vraie Solution de la Dificulté dépend d'un Principe nouveau & supérieur , que je pourai communiquer dans son tems. Mais ce ne sera qu'après avoir réfuté les Objections nouvelles , qu'on voudra bien m'oposer. Ce que j'offre de faire dans ce Journal même , pourvu que Messieurs les Editeurs veuillent le permettre.

Ce n'est point la première fois , je le fais , qu'on a proposé cette Dificulté , ou quelque chose d'aprochant. Mais je fais aussi , qu'on s'est arrêté à moitié chemin ; soit en ne présentant pas assez l'Argument ; soit en n'y répondant qu'à demi. La chose vaut bien la peine d'être discutée un peu plus à fond.

G R A N C I.

P.



L E T T R E

*A Mr. F\*\*\*. sur les Promotions de l'Académie  
de Genève, en 1755.*

MONSIEUR.

**V**ous aimés, vous cultivés, avec succès  
les Sciences & les Belles Lettres, & vous  
n'êtes pas ici le Jour de leur Fête. Je suis  
bien fâché que vous n'aiés pas pû assister aux  
Promotions de cette Année. Vous avés beau-  
coup perdu, car vous auriés entendu d'ex-  
cellens Discours, sur des Matières curieuses  
& intéressantes. Je ne puis réparer cette perte  
par l'Analise que vous me demandés, mes  
Affaires ne m'ayant pas permis de me trouver  
au comencement de la Séance. Je ne puis  
donc vous rendre compte que de la Récapit-  
tulation, faite en François, des Harangues  
Latines\*; vous savés que tel est nôtre usage:  
Le plus ancien Professeur done à la fin de  
l'Ac.

\* Il seroit à desirer pour l'avantage du Public;  
& son instruction, que les Discours se fissent en  
François, & non en Latin. Mrs de *Crouzas* & ,  
*Barbeyrac*, étant Recteurs de l'Acad. de *Lausanne*,  
prirent la liberté de changer l'usage, & de faire  
leurs Discours en François: On s'en trouva bien.

l'Assemblée Académique un Extrait de chaque Discours ; il y joint ses propres Réflexions, & tâche de lier le tout, par des transitions fines & naturelles, qui couteroient beaucoup à un Esprit moins orné, & moins facile, que ne l'est celui de Mr. le Professeur *Maurice* : Il joint à beaucoup de lumières l'art de les savoir mettre en œuvre avec succès, & parle très bien François ; ce qui n'est pas ordinaire à tous les Savans ; mais ce qui l'est bien moins, c'est de conserver son feu & ses graces de l'Imagination à l'âge de près de 80. Ans : Il y a des Génies heureux qui ne vieillissent jamais, semblables à ces Pais où l'on jouit d'un éternel Printems. Je vais essayer de vous raporter ce que ma Mémoire a pû retenir ; mais qu'est ce que l'Extrait d'une Analise, dénué des charmes de la récitation & de la voix ? C'est dépouiller une Personne presque de tous ses Ornaments ; cependant, si elle est belle, elle conservera encore, malgré cette espace de nudité, des traits qui pourront plaire. Je m'en fie d'ailleurs à votre Intelligence, elle supléra aisément à ce qui manque au tableau, & lui prêtera des couleurs & du sentiment.

Mr. *Lullin* Pasteur, & Professeur en Histoire Ecclésiastique ; aujourd'hui Recteur de  
l'Aca-

l'Académie, dont il est un des apuis, & des principaux ornemens, ouvrit la Séance par un très bon Discours, sur l'utilité, & l'usage général des Sciences. Il fit voir quelles influent sur tous les Arts, & sur toutes les Professions; qu'en ornant l'Esprit, elles l'éclairent sur ses Devoirs; quelles peuvent servir de guide au Magistrat dans les Affaires les plus importantes & les plus épineuses; qu'elles lui apprennent à commander, sans orgueil, come elles enseignent au Citoyen à obéir sans répugnance, & avec docilité: Elles font conoitre le prix de la Vérité & de la Vertu, & font aimer l'Ordre & la Paix: Elles détruisent l'Erreur & la Superstition. Par là, elles éloignent des Homes les terreurs paniques, & de vaines alarmes, qui les plongeroient dans le trouble & dans les ténèbres. Les Sciences, bien entendues, montrent la Religion dans toute sa pureté, & dissipent les nuages dont les Préjugés & l'Ignorance voudroient l'obscurcir. Les Chrétiens éclairés par cette divine lumière marchent, sans s'égarer, dans le sentier du bonheur.

Tous les Arts tirent de grands secours des Sciences. Ceux qui les ont portés à ce point de perfection où nous les voions, ne font pas de simples Manœuvres; ce font de grands



Géomètres, des Physiciens habiles & éclairés. Ce sont eux qui conduisent la main de l'Ouvrier, & qui lui font produire ces Ché-d'œuvre, si dignes de nôtre admiration.

Le Commerce, qui ne se borne pas à un petit trafic, mais qui porte ses vues plus loin, a besoin de plusieurs Connoissances\*. Un Négociant ne peut guères réussir, s'il ne connoit l'intérêt des Princes, leurs Droits respectifs; si la Géographie ne le guide, sur le transport & le passage des Marchandises; s'il ne fait où nait, où se travaille ce qui est l'objet de son Commerce; quelles sont les espèces qui lui conviennent le mieux, & quelle est leur juste valeur. Aussi le *Dictionnaire du Commerce* est il une espèce d'*Histoire Naturelle*; il renferme cette sorte de Jurisprudence qui doit s'observer entre les Négocians. L'Étude de la Morale ne leur est pas moins nécessaire. Ce sont ces règles de conduite, qui assurent la confiance qui doit régner entr'eux; ce sont elles qui leur inspirent cette probité délicate, qui affermit leur crédit, & qui donne un si grand poids à leurs Lettres & à leur Parole,

N

Sans

\* Les *Medicis*, qui de simples Négocians devinrent Souverains de *Florence*, leur Patrie, étoient très éclairés, & protégeoient les Arts & les Sciences en grands Hommes. Leurs Richesses les élevèrent, mais leurs Lumières les soutinrent.

Sans cela, l'art de Négociier ne feroit que l'art de se tromper mutuellement, & de tourner à son profit particulier, les Dépôts que la Bone foi auroit confié. Une Conscience éclairée ou délicate banit la fraude, aprête chaque chose sa juste valeur, oblige l'Artisan à travailler fidèlement, & engage le Négociant à consulter moins son Intèrèt que la Probité. Mon dessein n'est pas d'insister sur l'utilité de chaque Science en particulier ? Come elles se tiennent toutes par la main, on ne sauroit en étudier une, sans avoir du moins quelque idée des autres. La Géométrie, qui paroît à certains égards affés inutile, sert du moins à doner de la justesse à l'Esprit, & à répandre de l'ordre & de la clarté, sur les matières les plus difficiles & les plus obscures. L'Eloquence done du prix à celles qui sont les plus importantes, & en les ornant convenablement, elles les rend plus propres à faire impression sur les Esprits & sur les Cœurs.

L'Etude de l'Histoire nous offre de grands Modèles & de grands Exemples : Elle ne nous inspire pas moins d'horreur pour le Crime, que d'amour pour la Vertu.

L'Etude des Antiquités & de la Critique \*  
 porte

\* On ne parle point ici de cette Critique, considérée come une Censure des Auteurs & de leurs Ouvrages ;

porte le jour dans la nuit des Temps, sert à nous faire discerner ce qui est vrai de ce qui est faux ; elle soumet à nôtre examen, ce que la diversité des Langues, l'antiquité des termes, les Préjugés, l'Ignorance, l'Adresse ou la Fraude rendoient obscur & presque inintelligible. Par cette étude nous remontons à l'origine des choses, nous puisons, en quelque sorte jusques dans leur Source : Les Fastes de tous les Siècles & de toutes les Nations nous sont ouverts, & malgré l'intervalle qui nous sépare de nos Ancêtres, nous devenons, pour ainsi dire, leurs Contemporains.

Quelle immense & belle Carrière la Philosophie n'ouvre telle pas à nos yeux ! Toute la Nature se présente & se développe ; elle est l'objet de nos recherches & de nos découvertes. Nous osons mesurer les Cieux, suivre le cours des Astres, & prédire leur retour. La Terre nous offre ses richesses, qui deviennent en quelque sorte, les nôtres, par l'usage que nous en faisons. Après avoir

N 2

par-

vrages ; telle est celle qu'on trouve dans les Voïageurs sur Mer, Livre ingénieux, composé par feu Mr. *Flourmois* Ministre à Genève ; mais on parle de cette Critique Savante qui sert à corriger les fautes, à rétablir le sens, & à répandre du jour sur un texte obscur.

parcouru sa surface, & examiné les Plantes & les Animaux, nôtre Curiosité toujourn plus avide de conoitre, perce sa profondeur, sonde ses abimes, & en tire les Métaux, & les Mineraux. Ce que nôtre Oeil ne peut apercevoir ni distinguer, soit par son éloignement, soit par sa petitesse, le Telescope & le Microscope le raproche, pour ainsi dire, de nous; le grossit & l'expose à nos regards. Un nouvel Univers paroît à nos yeux, le voile est levé, & le Spectacle brille dans tout son éclat. La Nature n'a presque plus aujourd'hui de mystères; ses secrets les plus cachés nous sont découverts; mais mieux nous les conoissions, plus nous admirons son Auteur, qui en prodiguant ses Trésors à pleines mains, a mis entr'eux tant d'ordre & d'harmonie. Il semble qu'il ait imprimé par tout le caractère de son immensité. Plus on examine, mieux on découvre, même dans les Objets qui paroissent les plus petits & les plus bornés, le Sceau & l'empreinte de l'Infini, en sorte que l'étude de la Philosophie devient celle de la Théologie la plus sublime.

On a démontré que les Sciences sont utiles, non seulement aux Gens de Lettres, mais encore aux Négocians, aux Artisans; on pourroit ajouter aux Militaires, & aux Laboureurs; & c'est ce qu'à très bien prouvé

Mr.

Mr. le Professeur *Lullin*. Les Sciences adouciſſent la férocité du Soldat , & fourmettent l'Art de la Guerre à des règles d'équité & de Justice \*. C'eſt ce que Mr. *Pictet* Professeur en Droit , fit voir avec beaucoup de netteté & d'éloquence , dans une Harangue qu'il prononçât l'Année paſſée , le jour des Promotions. Mais les Sciences ont procuré au Monde un plus grand bien encore : Elles ont inspiré aux Homes l'amour de la Paix & l'horreur de la Guerre. Come on ne peut les cultiver que dans le fein du repos , elles éloignent tout ce qui peut l'alterer , & font regarder les Victoires & les Conquêtes , come des Crimes héroïques , qui en illustrant le Vainqueur , bleſſent l'Humanité , & déſolent la Terre , que la vocation des Souverains eſt de rendre heureuſe \*\*.

On l'a dit , le Laboureur peut puiser dans la Phyſique des principes d'Agriculture , qui dirigent ſa main & perfectionnent ſon travail. Il n'eſt point apellé à étudier les Langues

N 3

étran-

\* On trouve d'excellentes Règles ſur l'art militaire dans *Xenophon* & dans *Polibe* ; d'habiles Généraux ont bien ſû en faire uſage.

\*\* Cette Penſée , quoique très belle & très juſte en elle même , ne peut cependant être apliquée aux Guerres de neceſſité ; dans les cas où les Souverains ſont indiſpenſablement obligés de défendre leurs Droits. *Note des Éditt.*

étrangères, l'Algèbre, & d'autres Sciences ; mais la conoissance des Méchaniques & de l'Histoire Naturelle ne lui seroit pas inutile. Lorsque la Culture de la Terre étoit en honneur, de grands Homes s'y apliquoient avec soin ; & come le dit agréablement *Pline l'ancien*,  
 „ La Terre sembloit se féliciter & se réjouir  
 „ d'être labourée par des Mains triomphan-  
 „ tes, & par un soc chargé de Lauriers. ” Cet  
 heureux temps peut encore revnir ; n'en désespérons point. Les Ouvrages excellens qui ont paru depuis peu en divers Pais, sur l'Agriculture fondent nôtre espoir. Sans sortir de nôtre République, on fait ce qu'a inventé & ce qu'à fait l'un de nos principaux Magistrats \*, pour rendre la culture de la Terre moins rude & moins difficile, & lui faire porter des Epis avec moins de confusion, & plus d'abondance. On parle en plusieurs Ouvrages de ses découvertes, que le succès a justifiées. Il semble que ceux qui sont destinés au Gouvernement, portent dans tout ce qu'ils font cet esprit d'ordre, de discipline, cette attention fine & profonde, qui ne laissent rien au hazard, ni aux préjugés, de ce que peuvent leur ôter l'examen & la discussion \*\*.

En

\* Mr *Lullin de Chateau Vieux*, ancien Syndic.

\*\* On n'a point parlé icl de l'étude de la Religion, parce quelle est d'un ordre supérieur aux sciences prophanes, dont il est ici question.

En faisant l'Eloge des Sciences, on ne prétend point autoriser leurs abus, ni louer ces Sciences vaines & futiles, aliment d'une Curiosité téméraire, ou du moins aussi chimérique qu'elles.

Mais les Sciences, dit-on, enflent quelquefois le Cœur & nourrissent la Vanité. C'est la faute de ceux qui les cultivent, & non des Sciences, qui inspirent de la modestie, & même de l'humilité, en nous faisant sentir que ce qu'on fait, est bien peu de chose au prix de ce qu'on ignore; & puis, comme le dit si bien Mr. de la Motte, au fond, la vanité n'est pas si mauvaise, humainement parlant; elle soutient bien des veilles, elle enfante bien des travaux; & en attendant que nous devenions plus solides dans nos motifs, il n'y faut pas regarder de si près, de peur de perdre ce quelle nous vaut tous les jours, ou d'utile ou d'agréable.

Comme je me suis un peu étendu sur ce premier Discours, je serai forcé d'abrèger l'Extrait des Discours suivans, qui sont curieux & intéressans.

Celui de Mr. Pierre Lullin, Professeur en Droit rouloit sur cette Question, si un Dépôt confié à un Home condamné à mort pour Crime de Lèze Majesté ou d'Etat, doit être confisqué au profit du Fisc; ou si le Propriétaire

légitime est en droit de le réclamer. Le *Fisc* a pour lui la décision, non d'un *Papinien* qui étoit regardé come l'Interprète des Loix, & l'Oracle du Droit, mais d'un Jurisconsulte affés obscur, nommé, je crois, *Purpilius*, qui vivoit sous le règne de l'Empereur *Caracalla*. Quel Prince! Un Barbare, qui tua son Frère *Geta* entre les bras de sa Mère, & malgré ses prières & ses sanglots; un Cruel, qui fouilla le Trône, & la Terre, du sang de plus de vingt mille Citoiens, les Principaux de l'Etat, égorgés presque sous ses yeux. Une telle décision étoit conforme à l'Esprit injuste & sanguinaire de ce Monstre, & étoit bien digne de lui. Il est vrai qu'on trouve cet Arrêt dans les Instituts de *Justinien*; mais on fait que cet Empereur étoit taxé d'avarice. Quand il s'agit de nôtre intérêt, on consulte rarement l'Equité: Elle doit modérer une Sentence si dure, & la resserrer en de justes bornes. Je ne dirai pas come quelqu'un, que le Crime d'Etat est souvent le Crime de celui qui n'en a point; mais je dirai, après *Mr. Lullin*, qu'on doit faire une grande différence, d'une action à une autre. Dans le tems de ces horribles Proscriptions, qui n'ont que trop souvent déchiré l'Empire *Romain*, un Père étoit il criminel d'Etat pour avoir caché son Fils, ou un Fils son Père? D'ailleurs, quel crime a comis un *Hômé* qui a



confié de bone foi un Dépôt à une Personne dont il ignoroit les projets : Faudra-t'il priver une Famille innocente de la seule ressource qui lui reste, pour vivre & subsister ? Nôtre habile Jurisconsulte a traité cette Question avec une clarté & une précision dignes de lui.

La 3me. Harangue a été prononcée par Mr. *Jallabert*, célèbre Professeur en Philosophie & en Mathématiques. Le sujet en est singulier & nouveau ; c'est sur les envies des Femmes enceintes. Il prétend qu'elles ne peuvent influer sur les Enfans, & il le prouve. Je n'entrerai pas dans un détail d'anatomie permis en *Latin*, mais sur lequel la délicatesse de nôtre Langue jette un voile qu'il ne me convient pas de lever. Je me bornerai à ce qui peut se dire, & qui m'a paru le plus envieux. On peut, sans être Pyrrhonien, douter de la plûpart des faits, que de fameux Ecrivains ont raporté sur l'impression que l'Imagination des Mères a faite sur le Corps de leurs Enfans. Il faloit que cette imagination eut bien de la force, & des couleurs toutes prêtes pour produire des êfets si marqués. Mr. *Margot* & de *Buffon* ont démontré que l'imagination des Mères ne peut influer sur les Enfans. Un fait extraordinaire, cité par le Père *Mallebranche*, s'il étoit vrai, prouveroit beaucoup en faveur de l'Hypothèse, qui suppose le contraire. Il dit, qu'une

Femme enceinte qui avoit vû rouër un Criminel, fit un Enfant, qui sembloit avoir reçu les mêmes coups que le coupable, & aux mêmes endroits. Mais qui ne fait de quoi est capable l'avarice d'un Père & d'une Mère, qui ne sacrifient que trop souvent la santé & la vie même de leurs Enfans, pour exciter la compassion des Assistans, & s'attirer des Aumônes. La chute de la Mère pouvoit aussi avoir produit sur l'Enfant une dislocation ou une rupture dans les Membres de son Corps. Des Goutes de Sang, extravasées dans le sein d'une Mère, laissent sur le corps de son Enfant des empreintes & des taches qui ne s'effaceront jamais. Une peau tendre & délicate reçoit aisément ces sortes de couleurs & d'empreintes. On a remarqué qu'elles sont à peu près les mêmes, quoi que les Envies des Mères soient si différentes; mais la Nature n'écoute pas tous leurs desirs & toutes leurs craintes, & ne consacre point leurs caprices par des monumens si durables. Si quelqu'un avoit dû être marqué fortement, c'étoit *Jaques* premier Roi d'*Angleterre*. Sa Mère étant enceinte de lui, avoit vû tuer sous ses yeux *David Riccio*, qu'elle aimoit tendrement. La terreur d'un si affreux Spectacle devoit avoir fait du moins quelque impression sur le corps de l'Enfant qu'elle portoit dans son Sein; cependant ce Prince n'avoit

absolument aucune tache, ni aucune difformité. Un Auteur célèbre a observé, que de cent mille Enfans, il n'y en a pas trois cents, qui aient quelque marque, ou quelque figure sur le corps. On fait cependant combien l'Imagination des Femmes est féconde en crainte & en desirs. Si tout ce qu'elles souhaitent se peignoit sur le Corps de leurs Enfans, quelle variété d'objets, de toutes les espèces, n'y verroit-on point gravée! Mais l'usage, les préjugés, la superstition veulent qu'on respecte ces desirs, tout chimériques qu'ils sont. Aussi en *Angleterre*, on ne refuse point à une Femme enceinte de tout ce qui se sert sur la table du Roi, si elle en a envie. Les Maris profitent de ce moyen pour manifester leur tendresse, & leur indulgence; & les Femmes en profitent aussi, pour étendre leur autorité, & la faire valoir. On ne doit point douter, que si elles le pouvoient elles ne fissent passer en Loi fondamentale & perpétuelle, un usage qui les acomode, & qui flate leur goût. Je ne sai même si aujourd'hui elles perdroient sans murmure, & sans faire de fortes représentations, une prérogative si belle & si précieuse. Après tout, le Beau Sexe mérite bien quelque condescendance, & que peut-on refuser à des Mères qui donent des Citoïens à la Patrie!

Le quatrième & dernier Discours fut prononcé, avec grace, par un jeune Ecolier; mais vous savés que le Professeur en Belles-Lettres le composè ordinairement, & personne ne pouvoit mieux le faire que Mr. *Vernet*, dont vous conoissés les Talens & le Savoir. Ce Discours a été fait à l'occasion des Guirlandes dont on a orné nos Fontaines, lors qu'elles ont recomencé à couler, après que le cours en a été interrompu quelques Mois de cet Hiver, par la rigueur du froid. La Machine admirable qui transporte l'Eau du *Rhône* dans les Places publiques par des tuyaux destinés à cet usage, ne pouvoit jouër que très difficilement, & les Canaux étoient bouchés par la glace.

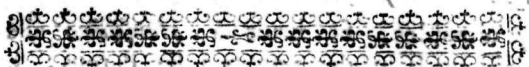
*Mais dès que les Zéphirs, de leurs chaudes haleines  
Ont fondu l'écorce des Eaux,*

On a vû les Fontaines jaillir de tous les côtés, & de jeunes Filles, ornées de Fleurs, danser autour, avec les *Faunes*, & les *Naiades*, pour marquer leur joie, & en faire la fête.

C'est un usage très innocent, par lequel on manifeste la joie, pour un événement dont le Public a lieu de se féliciter. Je suis &c.

GENEVE le 23. Juin 1755.

ELO.



*ELOGE abrégé du R. Père BREMONT,*  
*Général des DOMINICAINS, décédé à*  
*Rome, en Juillet 1755.*

**L**E Père *Bremont* étoit originaire de *Mar-*  
*seille*, d'une Famille qui a eu des Ho-  
 mes distingués dans la Robe & l'Epée. Dès  
 son Enfance on s'aperçût de la fécondité de  
 son Imagination & de la vivacité de son Es-  
 prit. Il eût le bonheur d'avoir d'habiles Mai-  
 tres pour le pousser & le cultiver. Sa péné-  
 tration & son application dans les Etudes lui  
 firent faire de si grands progrès qu'il devint  
 l'admiration de ses Collègues & de ses Mai-  
 tres mêmes.

Dieu lui fit conoitre l'obligation où il  
 étoit d'employer pour sa Gloire les lumières  
 & les talens qu'il lui avoit donés. Et come  
 la vue de sa propre foiblesse lui faisoit crain-  
 dre d'en faire un mauvais usage, s'il restoit  
 dans le Monde, il pensa sérieusement a  
 rompre tous les liens qui l'y atachotent, pour  
 se consacrer à Dieu. Dans cette vue il choisit  
 l'Ordre de *St. Dominique*. Il entra au célèbre  
 Couvent de *St. Maximin en Provence*, où il  
 prit l'Habit, qu'il a porté jusqu'à sa mort.

La Retraite de ce jeune Savant, qui possé-  
 doit des Dons & des Qualités aussi rares

qu'aimables, fit bruit à *Marseille* ; elle occasiona bien des regrets à ses Parens, & on peut dire, à nombre d'autres Persones. Il avoit une de ces Phisionomies heureuses, qui intéressent & qui gagnent presque toujours les Cœurs du premier abord.

Le Frère *Bremont* soutint cependant sa vocation avec autant de joie que de fermeté. Il étudia la plus saine Théologie de l'*Eglise Romaine*, celle de *St. Thomas*. Il méditoit profondément les Leçons du Savant Professeur qui l'enseignoit, & qui un jour que le Frère *Bremont* soutenoit une Thèse sur la Grace, lui rendit ce témoignage glorieux : *Mon Ecolier deviendra une fois mon Maître* : Ce qui arriva en éfet.

Après qu'il eût achevé son cours de Théologie, & qu'il eût reçu les grades du Doctorat, il demanda à ses Supérieurs d'aller aux Missions des *Indes*, pour y enseigner les Vérités Evangéliques, & montrer à ces Peuples, plongés dans les Ténèbres, la Lumière & le Chemin qui conduit au Ciel. Après bien des instances, on lui acorda sa demande ; mais on ne lui permit que d'aller aux Isles de *St. Domingue* en *Amérique*. Il desiroit ardemment d'être transporté à la *Chine*, pour y soutenir les Décisions du Cardinal de *Tournon*, qu'il a toujours regardé come  
un

un Saint, Martirisé à *Pekin*, & mort en Prison à *Macao*.

Ce fut dans les Isles de *St. Domingue*, qu'il donna effort à son Zèle à sa Science, & à ses Talens. Il réveilloit & animoit en tous lieux un chacun à la ferveur. Il disoit souvent, qu'il ne comprenoit pas comment des Religieux pouvoient parler d'autre chose que de Dieu, & de ce qui peut tendre à l'Édification des Ames. Ses Prédications étoient unies, simples, & énergiques. Il anonçoit la Parole de Dieu sans ostentation, avec cette noble simplicité Evangélique, qui est à la portée de tout le monde. Ses Discours manifestotent le vif intérêt qu'il prenoit au Salut de ses Auditeurs; ils étoient toujours remplis de Vœux en leur faveur. L'Amour de Dieu & du Prochain faisoient le principe, le fondement & l'accompagnement perpétuel de ses Instructions & de ses Travaux Apotoliques.

De tels Eloges sont beaux & glorieux quand on peut les doner sans flaterie, & il est doux de rendre justice, après la mort, à un cher Contemporain, qui déplora si souvent, dans l'amertume de son Cœur, la Discorde qui régnoit entre les Missionnaires de la *Chine* & des *Indes*, & qui écrivit avec tant de force contre cette Discorde & contre le mélange  
de

de Superftitions, de Vanités & de Fables, que l'on y fouffroit.

Après plusieurs Années de Miffion le P. *Bremont* fût rapellé par fes Supérieurs, qui vouloient l'employer à d'autres travaux. Il revint par obéiffance, & ils reconurent bientôt, que les Voyages, & un travail affidu à la Vigne du Seigneur avoient doné un nouveau lustre au mérite de leur Confrère. Ils le jugèrent même très capable de remplir avec honneur & édification le Poste d'Affiftant de *France* pour leur Ordre, auprès de leur Général à *Rome*.

Cette Place demande un Home éclairé, fage, doux, prudent, & expérimenté. Le P. *Bremont* joignoit à ces rares qualités un grand attachement à fa Patrie, des fentimens d'honneur, & beaucoup de Religion.

Il fe rendit à *Rome*, au fameux Collège de la *Minerve*, Pépinière d'Hommes choifis en tout genre. Il n'y fût pas long-tems fans y être diftingué. Son Général prit une affection particulière pour lui, en fit fon Ami de cœur & fon Bras droit. Il l'employa aux Affaires les plus délicates. Sa prudence, fon activité & fon zèle le firent toujours réuffir dans fes entreprifes. C'étoit un Home, qui paroiffoit n'avoir aucune paffion, que celle de faire du bien. Il aimoit le vrai, & étoit toujours prêt à détruire la Calomnie & le



Mensonge, jusques là que *Pasquin* fût lui-même confondu sur l'imposture qu'il avoit débitée contre le Cardinal *Lambertini*, par une Réponse que BENOIT XIV. n'oubliera jamais & qui étoit bien digne du P. *Bremont*.

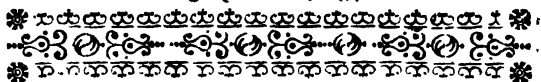
Outre son attachement invariable pour la Vérité; il n'avoit aucun préjugé contre aucune Nation. Il aimoit tous les Hommes en qui il reconnoissoit du Mérite & sur tout ceux qui le manifestoient par leurs Actions. Il conservoit la vénération la plus précieuse pour le Cardinal de *Tournon*, Mr. *Maigrot*, Mr. *Palafox*, Mr. *D'Halicarnasse* & plusieurs autres Ministres de J. C. Il aimoit tous les bons Missionnaires, *François*, *Italiens*, *Espagnols* & *Allemands*. Il estimoit d'une manière toute particulière le P. *Norbert* & Mr. l'Abé *Favre*. Il comparoit le premier à un Marteau, & l'autre à une Epée tranchante. *L'un mérite, disoit-il, que son Ordre lui dresse une Pyramide, & l'autre que tous les Gens de bien l'immortalisent.*

Autant il chérissoit les Hommes droits, sincères & apostoliques, autant avoit il en horreur ces Nuées sans Eau, ces Politiques doubles, ces Mercenaires, & ces Missionnaires qui négligent ou infectent les Brébis du bon Pasteur. Il a manifesté ces sentimens là, & verbalement & par écrit.

Il y avoit plus de quinze ans, que le Père *Brémont*, brilloit à la *Minerve*, par sa piété & par ses œuvres, & qu'il étoit bien connu à *Rome* & dans le Monde, lors que le Général des Dominicains, Religieux d'un mérite singulier, finit sa longue carrière en 1749. Il fut bien-tôt remplacé. La Voix publique, désigna d'abord le P. *Brémont* & les Grands Homes de l'Ordre de *St. Dominique* se firent un plaisir d'adopter ce choix & de le déclarer leur Général.

C'est à cette Epoque, où il conviendroit d'avoir la Bouche d'or de *St. Chrisostome* & la Plume savante de *St. Jérôme*, pour publier les sentimens d'humilité, de reconnoissance & d'actions de graces du P. *Brémont*, Général d'un des Ordres le plus utile & le plus respectable de l'Eglise : Premier Père des Religieux Dominicains, il aimoit tendrement tous ses Frères, profitoit de toutes les occasions à les encourager au bien, à les consoler suivant leurs besoins. Il leur écrivoit de sa main, les exhortoit à la patience, à la douceur, à la charité, au travail, & à l'attente d'une récompense éternelle.

Ce Grand Home n'a joui de son Généralat, qu'environ six années. Ses Travaux, ses Vertus, sa Pieté qui le rendoient digne de la Pourpre; l'ont élevé à une gloire bien plus précieuse,



## ELOGE HISTORIQUE

DE M. FERDINAND DE MONTMOLLIN ,  
*Premier Pasteur de l'Eglise de Neuchâtel ,*  
*décédé le 2. Juillet 1755. avec son rempla-*  
*cement dans le Pastorat.*

**L**E *Journal Helvétique* se fait un plaisir & un devoir de rendre justice au mérite, sans prédilection, & sans distinction de Lieu, ni de Comunion ; mais il paroît encore plus naturellement apellé à conserver la mémoire de ceux qui se sont distingués en *Suisse*, dans l'Etat, dans l'Eglise, dans le Civil, dans le Militaire, & dans les Sciences & les Arts. C'est ce que les Journalistes ont tâché de faire jusques ici, & desirant de continuer, ils recevront toujours avec gratitude, les Mémoires, qui leur seront envoyés dans ces Objets.

Après l'Eloge d'un Savant & respectable Eclésiast. de la Comunion Romaine, on ne trouvera pas déplacé, celui d'un digne & docte Théologien de la Comunion Protestante.

M. FERDINAND DE MONTMOLLIN naquit à *Neuchâtel*, le 22. Juillet, 1683. d'une Famille noble & distinguée, qui a produit de grands Magistrats, plusieurs Con-

seillers d'Etat, quatre Chanceliers, & divers Chefs des Tribunaux de Judicature, còme aussi des Officiers élevés aux premiers Grades Militaires. Il étoit Fils de *M. Jean de Montmollin*, Conseiller d'Etat & Trésorier Général, très versé dans le Droit public & dans les Affaires de l'Etat. Les Lumières de ce Magistrat, sa prudence, la solidité & la sagesse de ses Conseils lui acquirent la confiance de son Souverain, & l'amour de ses Concitoyens. Sa Famille reçut une belle Education. Deux de ses Fils, élevés pour les Affaires politiques, ont rempli les Charges de Conseillers d'Etat & Chancelier, un 3me. est mort Capitaine au service de Guillaume III. Roi de la Grande Bretagne; Le Cadet, duquel il est question, se voua à l'Eglise, & manifesta, dès sa jeunesse, les plus heureuses dispositions pour les Sciences.

Il comença ses premières Etudes dans la Ville de sa Naissance, sous d'excellens Maîtres. Dès là il fut envoyé à *Berne*, puis à *Zurich*, & ensuite à *Genève*, où il acheva sa Théologie, & d'où il revint pour être consacré au St. Ministère. Il reçut l'Imposition des Mains, le 2. Juillet 1705. par l'Illustre *M. OSTERVALD*\*, alors Doien de la Véné-  
nérable

\* *M. J. Fred. Osterwald*, Pasteur à Neuchâtel.  
mort

néralable Compagnie des Pasteurs. Son début, dans la Chaire sacrée, répondit aux espérances que l'on en avoit conçues.

Quelque tems après la Consécration, il fit ses Voyages, d'une manière honorable, en *Allemagne* en *Hollande*, en *Angleterre*, & en *France*, dans l'objet de perfectioner ses Connoissances, & de voir les Universités & les Savans les plus distingués. Il entretint, dans la suite, des Correspondances savantes avec plusieurs. Ce fut en *Angleterre*, qu'il séjourna le plus long-tems. Il y aprit la Langue Angloise, dont la conoissance semble désormais nécessaire à tout Home de Lettres. On le reçut Docteur en Théologie dans l'Université d'*Oxford*. Il prêcha souvent à *Londres*, avec distinction. Son Savoir, ses Lumières & ses Mœurs lui aquirent une telle estime des principaux Seigneurs spirituels & temporels, qu'on lui offrit un Bénéfice considérable, suivant le Rite Anglican; mais il remercia, & préféra de revenir dans sa Patrie.

Peu après son retour, on créa en sa faveur un nouveau Ministère à *Neuchâtel*, dont les Fonctions consistoient à prêcher & à

O. 3

faire

mort le 14 Avril 1747. dans la 84. Année, de son âge. On peut voir la Vie de ce Grand Théologien, *Journal Helvétique d'Avril 1745.* qui a été imprimée ensuite dans la *Bibliothèque Germanique.*

faire le Service Divin le Mardi. La Famille *De Montmollin*, fit la plus grande partie des Fonds de cet Etablissement, qui a continué dès lors, mais avec quelque changement. Ses Sermons furent suivis & fort goûtés.

En 1717. la Société Royale d'*Angleterre* pour la Propagation de la Foi, le choisit unanimément pour l'un de ses Membres, & lui envoya ses Lettres Patentes à *Neuchâtel*, d'une manière très honorable.

Il fut nommé ensuite Pasteur de l'Eglise de *Couvet*, dans le *Val de Travers*, qu'il desservit, pendant plusieurs Années. Dès là il fut appelé à celle de *St. Aubin*, & dans l'une & dans l'autre, il a été chéri & respecté de son Troupeau. En 1740. l'Eglise de *Neuchâtel*, ayant perdu M. *Jean Louis de Choupard*\*, Chapelain du Roi, l'un de ses Pasteurs, M. *de Montmollin* le remplaça dans le Pastorat de cette Ville. Il en a rempli les fonctions, avec un grand zèle & une application infatigable & édifiante. Il prêchoit avec beaucoup de clarté, & d'onction, & il s'exprimoit dans toute la pureté de la Langue Française. Ses Etudes avoient été bones & solides; aussi étoit il reconu non seulement en *Suisse*, mais en *Angleterre*, come un Théologien éclairé, judicieux, & rempli de

\*. Voyez Journal Helvétique d'Avril 1747. p. 394.

de Piété. Son Caractère de franchise, de douceur & d'affabilité, le faisoit aimer & respecter généralement. Il a été fort regretté des Eglises qu'il a desservies, & en particulier de celle où il est mort, de même que du Corps des Ecclésiastiques, dont il a été deux fois Doien.

Ce digne Serviteur de Dieu a souffert beaucoup, sur la fin de sa Vie, de la Goutte & de l'Hydropisie; mais il recevoit ces Epreuves, avec une patience, une soumission & une résignation vraiment chrétienne. C'est dans ces saintes dispositions, qu'il remit son Ame à Dieu, le 2. Juillet 1755. Il fut inhumé d'une manière très honorable, & avec un Convoi funèbre nombreux & distingué, le 5. du même Mois.

N'ayant point eu d'Enfans, il a légué sa Bibliothèque & ses Manuscrits à M. le Professeur de *Montmollin*, Chapelain du Roi, Ministre de la Cour, & Pasteur de l'Eglise de *Môtier-Travers* qui est son Neveu. Parmi ces Manuscrits, il y en a de curieux & d'intéressans, qui seroient bien dignes de la Presse. Tels sont entr'autres les *Remarques Critiques* du Défunt, sur divers Ouvrages; sa *Catéchèse*, qui est peut être ce que l'on a de mieux. Il y auroit encore sa Traduction d'un Livre Anglois, intitulé: *La Vie exemplaire & le Caractère de feu M. Jaques Bonnell,*

*Ecuyer & Receveur Général des Finances du Roiaume d'Irlande, par Guillaume Hamilton, Archi-Diacre d'Armagh &c. que l'on se propose de faire imprimer.*

Le 23. Juillet, Messieurs de la Vénérable Classe procédèrent, suivant l'usage, au choix de trois de leurs Membres, pour être présentés à Messieurs du Conseil de Ville, en remplacement de M. de Montmollin; & ils élurent,

M. Jaques de Géliou, Pasteur aux Verrières.

M. Louis de Guy d'Audanger, Pasteur des Eglises de Valangin & Boudevillier.

Et M. Frédéri-Louis Petipierre, Pasteur à Cornaux.

Ces trois Pasteurs prêchèrent successivement, en présence du Conseil & de l'Eglise, le Dimanche 27. & le Mercredi 30.

M. de Géliou, prêcha le Dimanche matin, dans l'Eglise Cathédrale, & prit son Sujet dans *St. Matth. XXI. 23. 27.* où l'Evangéliste rapporte la Demande captieuse que les principaux Sacrificateurs & les Sénateurs firent à N. S. en présence d'un grand Peuple assemblé dans le Temple, *Par quelle Autorité fais tu ces choses, qui est ce qui t'a done cette Autorité,* come aussi la manière en laquelle la Sagesse Divine du Sauveur, confondit ceux qui l'interrogeoient pour le surprendre.

Le Sermon de M. de Guy fut prononcé le



même jour , après midi, dans l'Eglise neuve. Son sujet étoit tiré de l'Ep. de St. Paul à Timothée III. une partie des Versets 1. & 2. *Si quelqu'un desire d'être Evêque, il desire une Oeuvre excellente; mais il faut que l'Evêque soit irrépréhensible.*

M. Petitpierre prêcha le Mercredi matin 30. sur ces paroles Jérémie III. 15. *Je vous donnerai des Pasteurs selon mon Cœur, qui vous paîtront avec science & intelligence.*

Nous aurions souhaité d'avoir ces beaux & édifiants Discours, pour en donner une Analise.

Messieurs du Conseil de Ville s'étant assemblés le même jour 30. à l'issue du Sermon, nommèrent, à la pluralité des Voix, M. Petitpierre au Pastorat de Neuchâtel.

Pour finir, nous citerons quelques traits recueillis d'un des Discours prononcés pour le concours au Pastorat, qui donnent une idée des dignes Pasteurs que l'Eglise de Neuchâtel a eu, en particulier des deux derniers. Voici à peu près comment le Prédicateur s'énonça à cet égard.

*Par la grace de Dieu, Chrétiens, vous avez eu des Pasteurs distingués par bien des endroits... Ce grand, cet excellent Théologien, l'honneur de notre chère Patrie, à qui tous les Pasteurs, qui desservent actuellement les Eglises de ce Pais, sont redevables d'une partie*

distinguée de leur Education ; ce vénérable Pasteur , chéri par tout ce qu'il y avoit d'Ames vertueuses & pieuses , considéré par tout ce qu'il y a de Savans dans les Eglises Réformées , respecté même par ce qu'il y a de plus éclairé dans l'Eglise Romaine ; depuis la bien heureuse Réformation , il n'en a pas été suscité un pareil dans notre chère Patrie , & Dieu veuille que des Siècles entiers puissent nous en procurer un semblable ; pendant plus de 60. ans , cet excellent Serviteur de Dieu , vous a adressé la parole d'Exhortation : Tant de Pasteurs , qui vous ont été envoïés , animés d'un Amour aussi pur pour cette Eglise Capitale , que leur zèle étoit ardent pour leur Divin Maître , vous ont enseigné , exhorté , censuré ; ils ont insisté en tems & hors de tems . . . Ils ont crié , ces dignes Serviteurs de Dieu ; plusieurs n'ont-ils point refusé d'ouïr ? Ils ont tendu des Mains paternelles ; plusieurs n'ont ils point été contredisans ? A l'imitation des anciens Prophètes , ils se sont levés de bon matin. Comme St. Paul , il ne se sont point retenus , qu'il ne vous aient annoncé tout le bon Conseil de Dieu &c.

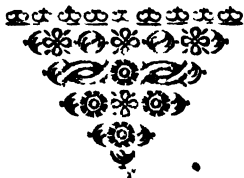
Et parlant du Pasteur , qu'il s'agissoit de remplacer , il s'exprima ainsi :

Si l'Amour tendre & si affectueux du Vénérable Pasteur , que vous venez de perdre , & la mort duquel vous donés de si justes regrets ; si le grand zèle , qu'il a si constamment soutenu

*dans le particulier & en public , zèle admirable , zèle qu'aucuns travaux , aucune infirmité supportable , aucune difficulté , tant pénible fut-elle pour autre Pasteur , n'ont pu ralentir , meme dans son grand âge ; si les entrailles de Bonté paternelle , qu'il vous a marquées à tous , n'ont pu en amener plusieurs au but de son Sacré Ministère , pourrions nous nous en flater &c ?*

Le Prédicateur conclut son Discours , par cette belle Exhortation , relative à la circonstance.

*Demàndons tous à DIEU , qu'il envoie toujours , en sa grace , de bons Ouvriers dans sa Moisson ; qu'il bénisse la Délibération qui doit être prise ; qu'il sanctifie le Pasteur qui sera élu , & toute cette Eglise , en sorte que leurs Esprits entiers , leurs Ames & leurs Corps soient conservés sans reproche jusques à la Venüe de Nôtre Divin Sauveur !*





## REFLEXIONS

*Sur le Discours de M. J. J. ROUSSEAU.*

**U**N nouveau Livre de M. *Rousseau* fait bruit dans le Monde; il a pour objet de rechercher les sources de l'inégalité parmi les Hommes. C'est la même Plume, le même Génie, qui entreprenant, il y a quelques années de ravaller les Sciences & les Arts au dessous de l'inutile, scût habiller ses paradoxes avec tant d'art & tant d'élégance, qu'il les fit couronner par une Académie.

Il y a sans contredit beaucoup d'esprit & de génie, beaucoup de Philosophie même, dans ce nouveau Discours. L'Auteur a voulu s'amuser, en soutenant une Hypothèse, qui lui donne lieu de dire de fort belles choses, & de fâcheuses vérités; où plutôt, je crois dé mêler un but plus louable dans cet ingénieux Ouvrage: M. *Rousseau* se propose de faire sentir aux Hommes combien ils s'éloignent du vrai bonheur, en s'éloignant d'une vie simple conforme à la Nature. Mais n'eût-il point mieux réussir, en tenant un juste milieu, & le goût du Paradoxe ne l'a-t-il pas emporté trop loin?

Il fait l'Homme sortant des mains de la Nature, plus stupide que diverses espèces d'Ani-

maux ne le font aujourd'hui à nos yeux. Cette idée est insoutenable. La *perfectibilité* reconüe dans l'Homme & refusée aux Bêtes, est un mot vuide de sens, ou elle suppose des qualités, des dispositions supérieures dans l'Être qui en est doté. Mais de quel bonheur peut jouir un Animal si stupide ? Le bonheur suppose nécessairement, ce me semble, la conoissance réfléchie de soi-même ; & c'est pour cela qu'on n'en croit pas les brutes susceptibles. Elles peuvent avoir des sensations de plaisir & de douleur ; mais le *sentiment*, l'affection du Cœur, n'appartient qu'à une Ame capable de se conoître elle même. Toute la félicité de ces *Homes naturels* de M. R. semble se réduire à l'indolence, à l'apâthie. Je ne sçaurois leur accorder même ce bonheur négatif. Comment se figurer des Homes errans seuls dans les Bois, sans craintes, sans alarmes ? J'ai vü un gros Chien saisi de fraieur toutes les fois qu'il entendoit le bruit du tonnerre. Il se réfugioit sous un lit ; il y trembloit de tous ses membres, jusques à la fin de l'orage. Fut-il jamais un tems, où l'Homme jouit d'une ignorance plus profonde encore & plus heureuse que celle de ce Chien ?

M. R. ne peut concevoir que les Homes soient parvenus naturellement & d'eux mêmes à l'usage de la parole. Je ne vois rien là de si inconcevable. Divers Animaux ont bien

un langage à leur manière, proportionnée à leurs facultés & à leurs besoins. Voyez ce Coq dans la Basse-Cour, il a un chant de triomphe, & des sons plaintifs; il a un cri pour appeler ses Poules, & un autre pour les tancer; il en a un pour les avertir qu'il aperçoit l'oiseau de proie: il sonne l'allarme; ses Poules l'entendent, & se mettent en sûreté. Est-il difficile de concevoir que l'Homme dès ses commencemens, ait désigné ses sensations diverses par des sons différens, & que l'expérience ait appris à ses semblables à en entendre la signification? Peu-à-peu ils auront désigné de même les objets sensibles; la comparaison de ces objets entr'eux, celle des causes & des effets, fit naître les idées des rapports & des qualités: On s'efforça d'énoncer ces idées, de les communiquer aux autres. A mesure que l'esprit s'exerçoit, il fit des abstractions; & à force d'essais, de comparaisons, de gestes, de paroles vagues, il vint à bout de les faire entendre; on les fixa par des termes: On alla de progrès en progrès. Voilà une origine du langage, simple & naturelle. Il est vrai que la Société, la communication des Hommes y est nécessaire.

Mais aussi je ne vois point sur quel fondement M. R. prétend que l'Homme étoit isolé dans le pur état de Nature. Il lui refuse le principe de sociabilité, duquel *Grotius* &

d'autres grands Auteurs ont déduit tout le Droit Naturel. Mais pourquoi la Nature n'auroit-elle pas fait l'Home pour vivre en Société, come elle y a destiné les Castors, les Abeilles, les Fourmis, & d'autres Animaux. Si la Société n'est point la vocation naturelle de l'Home, pourquoi s'y trouve-t-il engagé dans toute la terre conüe ? M. R. ne dira pas sérieusement, que Dieu lui même l'y a appellé d'une manière surnaturelle, car il prétend que la Société est un état de dépravation, une corruption de l'état de Nature.

C'est dommage qu'un Home si spirituel ait tant de goût pour la solitude. Il trouve cet état si charmant, qu'il n'a pas voulu en priver son Home naturel & bienheureux. Mais en vérité toute la force de son Pinceau, tout le brillant des couleurs avec lesquelles il nous peint cet Home errant seul dans les Bois, sans soins & sans atache, sans liaisons durables, même avec une Femelle, tout cela, dis je, ne peut m'éblouir. Je n'envie point le sort de cet Home sauvage, tant j'ai le Cœur corrompu par l'amour de la Société. Je pense même avec *Cicéron* \*, qu'il est plus conforme à la Nature & plus désirable de soutenir de grands travaux & de grandes peines, pour le salut ou l'avantage de la Société

hu.

\* *De Ofic. L. III. c. V.*

humaine, que de vivre dans la solitude, non seulement sans incommodités, mais dans l'abondance de toutes choses, & dans le sein des voluptés.

Ce ne font ni les vanités du Siècle, ni les délices raffinées du Luxe, ni l'orgueilleux desir de commander, qui me font rechercher la Société, c'est le plaisir d'exercer les facultés de mon Esprit, d'enrichir mon Ame de belles Connoissances; c'est sur tout le charme délicieux d'aimer & d'être aimé, qui m'attache à mes semblables, & qui me rend leur commerce nécessaire. Si M. R. avec son éloquence enchanteresse, s'étoit attaché à nous peindre des Homes vivans ensemble dans la plus grande simplicité de la vie, avec peu de besoins & peu de desirs; contens pour toute nourriture des fruits de la terre, & tout au plus du lait de leurs troupeaux; sans propriété, sans luxe, sans ambition, & par conséquent sans gêne & sans Maître; unis par l'intérêt d'un chacun pour la défense commune, & jamais contrains par Autorité, mais conversant ensemble, mais connoissant les douceurs de l'Amour & de l'Amitié, certes alors je serois de grand cœur son Disciple. Que l'on fasse revivre dans un coin de la terre une Société libre, si simple & si douce; je croirai que l'on rapelle les Homes au véritable & parfait état de Nature; à l'âge d'or



des anciens Poètes : Je quitterai les délices de *Paris* & de *Londres* pour y voler. Je verrai *M. Rousseau* lui même perdre son goût pour la solitude ; & s'il a sérieusement du dégoût pour les Arts & les Sciences , nous en abandonerons le fastueux appareil. Nous exercerons nôtre Esprit & nôtre Cœur , plutôt que nôtre Mémoire ; nous jouirons assés bien du présent , pour ne point trop nous fatiguer du passé , ou nous inquiéter de l'avenir ; & nos recherches ne s'étendront pas au delà de nos modiques besoins.

Dans cette vie simple & naturelle ; on ne conçoit pas de Passions vicieuses. Quel en eût été l'objet & l'aliment ? La raison avoit peu d'ouvrage nécessaire , elle s'exerçoit peu par conséquent. La Philosophie est le fruit des recherches occasionées par l'état présent du Monde. Est-elle donc un mal ? Non sans doute. S'il fut arrivé que ces Homes qui vivoient si simplement , si doucement & si conformément à la Nature , eussent tourné leur attention vers les objets d'une saine Philosophie ; cette Science eût acré leur félicité , en leur ouvrant de nouvelles sources de plaisir , & en leur montrant à tirer meilleur parti de ceux qu'ils conoissoient déjà. Mais des Homes satisfaits des objets présens , sans soucis , sans inquiétude , ne pensèrent point aux spéculations : Ils se bernoient presque

à sentir : Et sentir vaut bien penser , à moins que penser n'enseigne à mieux sentir.

Lorsqu'ils se furent dévoïés ; lorsque leurs besoins multipliés corrompirent toutes les Passions, engendrèrent tous les Vices ; il faut y chercher quelque remède : On trouva la Philosophie. Elle est donc encore un grand bien, come remède.

Pour juger de l'utilité des Arts & des Sciences ; il faut les considérer naissant dans le Monde déjà corrompu. C'est renverser l'ordre des choses que de les acuser de cette corruption, de laquelle plutôt ils sont nés ; à peu près come d'anciens Philosophes enseignoient que les Animaux avoient été produits par la corruption de la Matière mise en fermentation.

A parler exactement, ce n'est pas même l'établissement de la propriété qui a introduit les Passions désordonnées, les Vices & la Violence parmi les Homes ; ce sont leurs besoins réels ou imaginaires, & la difficulté d'y satisfaire. Le Genre-humain extrêmement multipliés, la Terre ne pouvoit guère fournir aux nécessités de la vie, d'elle même & sans culture. Dès qu'un Home vit un autre Home jouir de biens que celui-là ne pouvoit se procurer ; la jalousie, l'envie, la convoitise, la violence nâquirent parmi eux. On songea à faire des provisions ; premier pas de la Pro-

priété & de l'Avarice. Les plus industrieux s'avisèrent d'aider par leur travail aux productions de la Terre : Il fut naturel dans cette vue ; de s'en approprier quelque coin ; la Propriété s'étendit aux Fonds. Mais vous voyez que les Vices & le Désordre l'ont précédé : Ils en ont rendu l'établissement nécessaire.

Les choses étant en cet état , les Hommes obligés au travail pour trouver leur subsistance ; forcés à se liguier ensemble , pour résister à la violence , pour se mettre en sûreté , pour s'assurer le fruit de leurs sueurs ; les Arts & les Sciences comencèrent à se développer. Voilà où il faut les prendre , pour juger si leur introduction a été nuisible , ou utile aux Hommes. Personne n'en fera sérieusement le sujet d'une question.

Mais lorsqu'un Paradoxe donne bien à des recherches curieuses , utiles même , quand on peut s'égaier à le soutenir , sans qu'on en ait raisonnablement à craindre aucune fâcheuse conséquence ; il faudroit être de bien mauvaise humeur , pour condamner celui qui y emploie son loisir. Que si , comme M. R. il défend son Paradoxe avec beaucoup d'esprit & de génie ; je lui sçai gré de m'avoir amusé ; je le remercie même de m'avoir été utile. Il me donne lieu de méditer , de faire des réflexions , tandis qu'un pesant

Didactique m'ennuie & m'endort. Mais voilà de quoi confirmer l'ingénieux Adversaire des Lettres dans son opinion. Le stupide & plat Discoureur m'endort ; c'est presque l'heureux état de Nature : L'Ecrivain savant & plein de génie m'invite à méditer, fait naître les réflexions ; me voilà dans un état contre Nature , & Animal dépravé\*.

NEUCHÂTEL. le 5. Septembre.



## LIVRES NOUVEAUX.

**M**ES LOISIRS. *A Paris chez Desaint & Saillant &c.*

Cet Ouvrage estimable est dédié à M. le Comte d'Argenson. M. le Chevalier d'Arc en est l'Auteur. On peut dire que ses Loisir font autant d'honneur à son Cœur qu'à son Esprit. Ils répondent à ces belles Paroles d'Horace, qu'il a prises pour Epigraphe : *Quid verum atque decens curo & rogo & omnis in hoc sum\**.

Après une Préface courte & modeste, l'Auteur, dans un Discours Préliminaire, établit avec raison, que juger des choses sur leur surface, c'est en juger mal ; que pour

\* Voyez le Discours de M. R. p. 22. au bas.  
 \*\* Hor. Epist. Lib. I. Epist. I.

porter un Jugement , il faut conoitre ; que l'on ne peut bien conoitre , que par le moien de l'Analife ; qu'elle est peut être plus nécessaire , dans le Monde , que dans le Cabinet , & qu'elle y est aussi souvent employée , par ceux-même qui sont le plus éfarouchés du mot. Parmi plusieurs Exemples , il cite celui d'une jolie Femme à sa Toilette , qui analife ses Traits , cherche le raport que les Ornaments étrangers peuvent avoir avec sa figure , & ne se détermine à placer telle Fleur , ou telle Mouche , qu'après l'examen le plus scrupuleux de l'éfet qu'elle doit produire.

Pour doner à nos Lecteurs une idée de la solidité de nôtre Auteur , de la vérité de sa Philosophie & de la justesse de son Discernement , il suffira de rapporter ici quelques unes des Réflexions qui composent son Ouvrage.

*L'acueil que les Grands Seigneurs font aux Grands Homes , est un éfort de l'Orgueil , qui cherche à s'élever jusqu'au Mérite en le caressant.*

*Les Plaisirs forment des Liaisons ; l'Ambition produit des Intrigues ; les Goûts ou l'Intérêt arrangent des Sociétés ; la Vertu seule assortit & resserre les Nœuds de l'Amitié.*

*Nous cherchons a découvrir le Bonheur , comme un Astronome cherche d'écouvrir une Etoile. Imbéciles que nous sommes , baiffons les yeux ; il est à nos pieds , & nous passons dessus sans daigner le regarder.*

Le Bonheur & le Repos résultent l'un de l'autre ; & ne sont , pour ainsi dire , qu'une même chose ; mais il ne faut pas confondre le Repos avec l'Inaction. Le Repos de l'Ame est dans un mouvement régulier , que rien ne suspend , que rien ne précipite.

L'Emulation est extraite de l'Envie , come certains Remèdes sont extraits de quelques Poisons : L'utilité de ses effets nous ferme les yeux sur son principe.

Les Esprits ont , pour ainsi dire , leur Tempéramment come les Corps , & tout aussi difficile à conoitre ; c'est ce qui fait que le même Raisonnement porte la vérité dans celui-ci , l'incertitude dans celui-là , l'erreur dans un autre , come fait un Remède qui agit bien , qui agit mal , ou n'agit point du tout , selon la différence des Corps à qui on le donne.

Le prétendu Esprit fort n'est rien moins qu'un Esprit nerveux ; c'est une yvresse , dont l'aspect de la mort rabat les fumées : Alors on se trouve afoibli de tout ce qu'on avoit montré de forces.

Ces Esprits sont come les gens yvres , qui veulent toujours faire boire les autres.

La Flaterie est une Mime , que creuse le Vice , pour faire écrouler la Vertu.

Qui se livre à des occupations frivoles , devient incapable de grands desseins. Rarement le Siècle de la Frivolité est-il le Siècle des Grands Hommes. Il est vrai qu'il ne forme communément

que le joli Home, ou tout au plus l'Home aimable.

*La marche du Génie est come celle d'un Corps élastique ; le moment où il se ralentit touche au moment où il s'arrête.*

*Il seroit plus sûr de voir les Homes tels qu'ils sont ; il est plus agréable de les voir tels qu'ils veulent paroître.*

*Les Gens médiocres copient servilement ; les Esprits supérieurs comencent par imiter, & finissent par servir de Modèle.*

*Peut être qu'un Importun s'importune lui-même, & qu'il ne cherche quelqu'un que pour se fuir.*

*Il faut être né bienheureusement, pour être Philosophe, sans avoir été malheureux.*

*Lorsque les Larmes sont l'expression de la tendresse, elles sont à l'Amour, ce que les Pluies sont aux Fleurs ; elles le nourrissent, elles le raniment.*

*L'Adversité comence par aigrir le Caractère, & finit par le briser, elle corrige l'excessive Vanité de quelques uns & les ramène, pour ainsi dire à leur place ; mais elle rend quelque fois trop humbles, ceux que la Prospérité avoit rendu trop vains.*

*M. le Chevalier d'Arc courone ses Réflexions par l'Apologie du Genre-Humain. Son bon Esprit lui fait voir les Homes par leur*

bon côté; n'est-ce pas le plus sage parti, & le Système le plus propre à vivre heureux dans la Société?

**D**ICIONNAIRE Géographique Portatif ou DESCRIPTION de tous les Roïaumes, Provinces, Villes, Patriarchats, Evêchés, Duchés, Comtés, Marquisats, Villes Impériales & Anseatiques, Ports, Fortereſſes, Citadelles & autres Lieux conſiderables des 4. Parties du Monde; dans lequel on indique en quels Roïaumes Provinces & Contrées ces Lieux ſe trouvent, les Princes dont ils dépendent, les Rivières, Baïes, Mers, Montagnes &c. ſur lesquels ils ſont ſitués, leur diſtance, en Lieues de France, des Places remarquables des environs, avec leur Longitude & leur Latitude ſelon les meilleures Cartes; les Sièges que les Villes ont ſoutenus, les grands Homes qu'elles ont produits &c. les Lieux où ſe ſont données les principales Batailles. Ouvrage très utile pour l'intelligence de l'Histoire moderne & des Affaires préſentes; traduit de l'Anglois, ſur la 13<sup>me</sup> Edition de Laurent Echard, avec des Aditions & des Corrections conſidérables, par M. Voſgien, Chanoine de Vaucouleurs, 5. Edition revue, corrigée & augmentée d'une nouvelle Carte générale des 4. Parties du Monde, avec les Tables néceſſaires pour ſ'en ſervir. A Bâle, chez J. J. Schorndorff, Libraire & Imprimeur à L. 3 : 15. ſ. de France.



Cet Ouvrage en lui même étant déjà suffisamment connu, nous nous contenterons de dire, que cette nouvelle Edition est parfaitement exécutée & nous a paru, tant par l'exactitude de la correction que par des Augmentations & des changemens essentiels, beaucoup supérieure à toutes celles qui sont sorties jusques ici de la Presse.

Le même Libraire vend aussi une *Mappe-monde* en 2. Feuilles publiée par M. *Isaac Bruckner*, Géographe de S.M.T.C. Le Prix est de L. 1. de France.



## ILEUT TORT

### HISTOIRE VRAISEMBLABLE.

**I**L EUT TORT: Eh! qui est-ce qui ne l'a pas? On n'est dans le Monde environé que de torts. Ils sont nécessaires, ce sont les fondemens de la Société; ils rendent l'Esprit liant, ils abaissent l'Amour propre. Quelqu'un, qui auroit toujours raison, seroit insupportable. On doit pardonner tous les torts, excepté celui d'être ennuyeux, celui là est irréparable. Passons à l'Histoire de *Mondor*.

*Mondor* étoit un jeune Homme malheureusement né: Il avoit l'Esprit juste, le Cœur tendre & l'Ame douce: Voilà trois grands torts qui en produiront bien d'autres.

En entrant dans le Monde, il s'apliqua principalement à tacher d'avoir toujours raison. L'on va voir come cela lui réussit. Il fit conoissance avec un Homme de la Cour dont la Femme lui trouva l'Esprit juste, parce qu'il avoit une jolie figure; le Mari lui trouva l'Esprit faux parce qu'il n'étoit jamais de son

avis. La Femme fit beaucoup d'avances à la justesse de son Esprit ; mais come il n'en étoit point amoureux , il ne s'en aperçût pas. Le Mari le pria d'examiner un Traité sur la Guerre , qu'il avoit composé à ce qu'il prétendoit. *Mondor* , après l'avoir lû , lui dit tout naturellement , qu'en examinant son Ouvrage , il avoit jugé qu'il seroit un fort bon Négociateur pour la Paix.

Un petit Marquis avorté , trouva au contraire l'Auteur de Cœur un Génie transcendant & agit avec sa Femme come si elle eût été jolie ; il obtint un Régiment qui vint à vaquer : Le Marquis fût Colonel, *Mondor* ne fut qu'un Home vrai ; *il eût tort.*

Cette Avanture le rebuta ; il perdit toutes vûes de fortune , vint à Paris vivre en particulier & forma le projet de s'y faire des Amis. Ah ! bon Dieu come *il eût tort !* Il crût en trouver un dans la Personne du jeune *Alcipe* : *Alcipe* étoit aimable , avoit le maintien décent & les propos d'un Home essentiel. Un jour il aborda *Mondor* avec un air affligé ; aussitôt *Mondor* s'affligea , ( car il n'y a point de plus sottes gens que les gens d'Esprit qui ont le Cœur bon ) *Alcipe* lui dit qu'il avoit perdu cent Louis sur sa parole ; *Mondor* les lui prêta sans vouloir de Billets ; il crût par là s'être aquis un Ami. *Il eût tort ;* il ne le revit plus.

Il dona dans les Gens de Lettres : Ils le jugèrent capable d'examiner leurs Pièces ; ils obtinrent Audience de lui plus aisement que du Public. Il y en eût un en qui *Mondor* crût reconnoître du Talent ; il lui sembla digne de la plus grande sévérité. Il lût son Ouvrage avec attention ; c'étoit une Comédie. Il retrancha des détails surperflus , exigea plus de fonds , demanda à l'Auteur de mieux enchaîner ses scènes , de les faire naître l'une de l'autre , de mettre toujours les Acteurs en situation , de pren-

dre bien plus garde à la justesse du Dialogue qu'au faux brillant de l'Esprit, de soutenir ses caractères, de les nuancer finement, sans trop les contraster ; il lui fit remarquer que les Paquets de Vers jettent presque toujours du froid sur l'Action. Voilà les Conseils qu'il donna à l'Auteur : Il corrigea sa Pièce ; les Comédiens ne trouvèrent pas qu'elle fut jouable.

Cela le dégouta de donner des Avis. Le même Auteur qui auroit dû se dégouter de faire des Pièces, en composa une autre, qui n'étoit qu'un amas de scènes informes & découfues. *Mondor* n'osa pas lui conseiller de ne la point donner ; *il eut tort*, la Pièce fut siflée. Cela le jeta dans la perplexité ; s'il donnoit des Conseils *il avoit tort*, s'il n'en donoit pas, *il avoit tort* encore.

Il renonça au Commerce des Beaux-Esprits & se lia avec des Savans. Il les trouva presque aussi tristes que des gens qui veulent être plaisans. Ils ne vouloient parler que lorsqu'ils avoient quelque chose à dire ; ils se taisoient souvent. *Mondor* s'impatienta & ne parut qu'un étourdi. Il fit connoissance avec des Femmes à prétentions, autre méprise : Il se crut dans un Climat plus voisin du Soleil ; c'étoit le Pais des Eclairs, ou presque toujours les Fruits sont brulés avant que d'être mûrs. Il remarqua que la plupart de ces Dames n'avoient qu'une idée, qu'elles subdivisoient en petites pensées abstraites & luisantes. Il s'aperçut que tout leur art ne consistoit qu'à hacher l'Esprit. Il conut le tort qu'il avoit eü de rechercher leur Société. Il voulut y briller, il parut lourd ; il voulut y raisonner, il parut gauche : en un mot il déplut, quoiqu'il fut fort bien ses Auteurs latins. & sentit qu'on ne pouvoit pas dire à un jeune Home, *Voulez-vous réussir auprès des Femmes, lisez Cicéron.*

*Mondor* étoit l'Homme du Monde le plus raisonnable & ne savoit quel parti prendre pour avoir raison. Il éprouva que dans le Monde les torts viennent bien moins de prendre un mauvais parti, que d'en prendre un bon mal adroitement.

Il avoit voulu être Courtisan, il s'étoit cassé le Cou; il avoit cherché à se faire des Amis, il en avoit été la Dupe; il avoit vû des beaux Esprits, il s'en étoit lassé; des Savans, il s'y étoit ennuié; des Femmes, il y avoit été ennuyeux.

Il entendit vanter le bonheur de deux Personnes qui s'aiment véritablement, il crut que le parti le plus sensé étoit d'être amoureux; il en forma le projet, c'étoit précisément le moyen de ne pas le devenir. Il examinoit toutes les Femmes; il mettoit dans la balance les agrémens & les talens de chacune, afin de se déterminer pour celle qui auroit une perfection de plus. Il croioit que l'amour est un Dieu avec lequel on peut marchander.

Il eût beau faire cette revue, il eût beau s'efforcer d'être amoureux, cela fut inutile; mais un jour sans y penser, il le devint de la personne la plus laide & la plus capricieuse. Il se remercia de son choix. Il s'aplaudissoit de ce qu'elle n'étoit pas belle & se flatoit de n'avoir point de Rivaux. *Il avoit tort*; il ignoroit que les Femmes les plus laides sont les plus coquettes. Il n'y a point de Minauderies, point de Regard, point de petit Discours qui n'ait son intention. Elles se donnent autant de soin pour faire valoir leur figure, qu'on en prend ordinairement pour faire rapporter une mauvaise Terre. Cela leur réussit, les avances qu'elles font flattent l'orgueil, la vanité d'un Homme, & efface presque toujours la laideur d'une Femme.

*Mondor* en fit la triste expérience. Il se trouva environné de Concurens. Il en fut inquiet; *il eut tort*; cela le conduisit à un plus grand tort, ce fut

de se marier. Il traita sa Femme avec tous les égards possibles, *il eut tort* : Elle prit sa douceur pour faiblesse de caractère & le maîtrisa durement. Il voulut se brouiller, *il eut tort* ; cela lui ménagea le tort de se racomoder. Dans les racomodemens, il eut deux Enfans, c'est à dire deux torts Il devint Veuf ; il eût raison, mais il en fit un tort ; il fut si affligé, qu'il se retira dans ses Terres.

Il trouva dans le Pais un Homme riche, mais qui vivoit avec hauteur & ne voioit aucun de ses Voisins : Il jugea qu'il avoit tort. Il eut autant d'afabilité que l'autre en avoit peu, *il eut grand tort* ; sa Maison devint le réceptacle de Gentillastres, qui l'accablèrent sans relache. Il envia le sort de son Voisin & s'aperçut trop tard, que le malheur d'être obsédé est bien plus facheux que le tort d'être craint. On lui fit un Procès pour des Droits de Terres ; il aimoit mieux céder une partie de ce qu'on lui demandoit injustement que de plaider : Il se comporta en honnête Homme, dona à diner à sa Partie adverse & fit un Acomodement defavantageux, *il eut tort* : Un si bon Procedé se répandit dans la Province ; tous ses petits Voisins voulurent profiter de sa facilité & reclaîter sans aucun Titré, quelque Droit chimérique : Il eut vingt Procès pour en avoir voulu éviter un. Cela le révolta ; il vendit sa Terre ; *il eut tort*, il ne fut que faire de ses Fonds. On lui conseilla de les placer sur le Concert d'une grande Ville voisine, qui étoit très acrédité. Le Directeur étoit un joli Homme, qui s'étoit fait Avocat pour apprendre à se conoitre en Musique. *Mondor* lui confia son Argent, *il eut grand tort*. Le Concert fit Banqueroute au bout d'un An, malgré la gentillesse de M. l'Avocat. Cet événement ruina *Mondor* ; il sentit le néant des choses d'ici bas, il voulut devenir neant lui même : Il se fit Moine & mourut d'ennui ; voilà son dernier tort.

## ÉPITRE à Mr. DE VOLTAIRE.

Par Mr. DALAIS de Valogne.

**J**E viens offrir au Temple de Mémoire,  
 Le doux parfum d'un pur Encens ;  
 C'est dans les Cœurs reconnoissans ,  
*Voltaire* , qu'à jamais on lira ton Histoire :  
 Pour moi , je dis ce que je sens ;  
 Je dois à tes Ecrits le beau feu qui m'anime ,  
 Dans l'élégance de tes Vers  
 Jadore le Dieu de la Rime ,  
 L'*Apollon* de ces Univers,  
 Ta Voix chanta les Dieux , les Héros & les Belles ;  
 Le Théâtre *François* te doit ses plus beaux jours :  
 Jamais les Doctes Sœurs ne te furent cruelles,  
 Tes Mains ont décoré le Palais des Amours.  
 Que de Lauriers ont couronné ta Tête !  
 Que de Talens te font chérir !  
 Je vois déjà dans l'avenir  
 Le jour marqué pour célébrer ta Fête.  
 Près d'*Homère* & *Pindare* au haut de *P'Hélicon*,  
 A côté de *Virgile* & d'*Ovide* & d'*Horace* ,  
 Le Dieu du Goût retient ta place.  
 Entre le grand *Corneille* & le divin *Newton*. -  
 Poursuis long tems , poursuis tes hautes destinées ;  
 Les Dieux te conduiront à l'âge de *Nestor* :  
 Ils te doivent autant d'Années  
 Qu'il parût de beaux jours dans l'heureux siècle d'Or.

VERS de Mr. DUBOIS, Médecin de feu  
 Mad. la Princesse de CONTI, à Mme.  
 de FORGEVILLE.

**M**On tendre hommage à celle ,  
 Qui tous les jours à *Fontenelle*  
 Confacre sa voix & ses yeux ,

Pour prix d'un soin si précieux,  
 Puisse l'Amie être immortelle !  
 Puisse l'Ami, Rival des Dieux,  
 Toujours charmant, toujours fidèle,  
 Oublier son Rang dans les Cieux  
 Pour vivre ici bas avec elle !

## LA MEMOIRE ET L'OUBLI.

F A B L E.

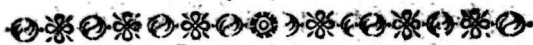
**O**N lit que la Divinité,  
 Qui préside à nôtre *Mémoire*,  
 Voïageoit un jour à côté  
 Du Fleuve qu'on nomme *Léthé*,  
 Et qui dans l'*Oubli* nous fait boire.

L'une devoit aller loger chez la *Bonté*,  
 C'étoit la *Mémoire* obligeante ;  
 Et l'autre se fixer chés la *Malignité*,  
 Pour le bien de l'Humanité.

Nos Voïageurs se séparèrent,  
 Dans certain endroit limité ;  
 Mais par malheur ils s'égarèrent.  
 Quelque Démon sans doute, en chemin aposté,  
 Cauſa cette fatalité.

Quoi qu'il en ſoit près du *Parjure*,  
 De la *Malice* & de l'*Injure*  
 La *Mémoire* eut bien tôt Domicile établi ;  
 Mais, par une triste aventure,  
 Ce furent les *Bienfaits* qui logèrent l'*Oubli*.

Puisse un jour la Reconoiſſance  
 Réparer ici-bas ce fatal *quiproquo* !  
 Au fond de tous les Cœurs, ce desir prend naissance,  
 Ma Muse n'en est que l'*Echo*.



## E N I G M E.

**C**inq Voïelles une Conſone  
 Forment mon Nom ;  
 Et je porte ſur ma perſonne  
 De quoi l'écrire ſans Craïon.



## T A B L E.

<b>E</b> xplication de la Parabole de l'Enfant prodigue.	P. 131
Suite de l'Examen des Idées Philoſophiques de M. de Voltaire.	144
Difficulté propoſée aux Métaphiſiciens.	181
Lettre ſur les Promotions de l'Académie de Genève.	190
Eloge du R. P. Brémont, Général des Dominicains.	205
— de M. de Montmollin Pasteur à Neuchâtel & ſon remplacement.	211
Réflexions ſur le Diſcours de Mr. J. J. Rouſſeau.	220
Livres nouveaux. Mes Lettres	228
Dictionnaire Géographique & portatif.	232
Il eſt tort, Hiſtoire ſur la République de Veniſe.	233
Épître à M. de Voltaire	238
Vers à Madame de Voltaire	238
La Mémoire & l'Oubli	239
Enigme.	240

